IMAGES



LA JOURNEE DES NATIONS UNIES

DANS CE NUMERO, UN REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE :

LA CHUTE DE PANTELLARIA

25 millièmes

No. 719 — LE CAIRE (EGYPTE)
20 JUIN 1943

Vue générale de l'île de Pantellaria. On aperçoit à gauche l'ouverture bétonnée de l'aérodrome souterrain. Au premier plan, un cratère de bombe. Au bout de quelques jours de bombardements, cette île s'est rendue.

La Chute De Pantellaria

Après la chute de l'Afrique du Nord, les Alliés ont concentré la majorité de leurs raids sur l'île de Pantellaria qui, au bout de quelques jours, fut obligée de se rendre sans condition. Les îles de Lampeduse, Linosa et Lampione furent également occupées dans l'espace de quarante-huit heures. 18.000 prisonniers furent faits et l'île de Pantellaria subit de grands dommages matériels. Les fascistes, après l'avoir fortifiée, voulaient en faire une rivale de Malte. Par son occupation, les Alliés ont pris pied sur les avant-postes de l'Europe et se serviront des territoires qu'ils viennent d'occuper comme d'un tremplin d'où ils se lanceront à l'assaut des régions occupées sur le continent européen.

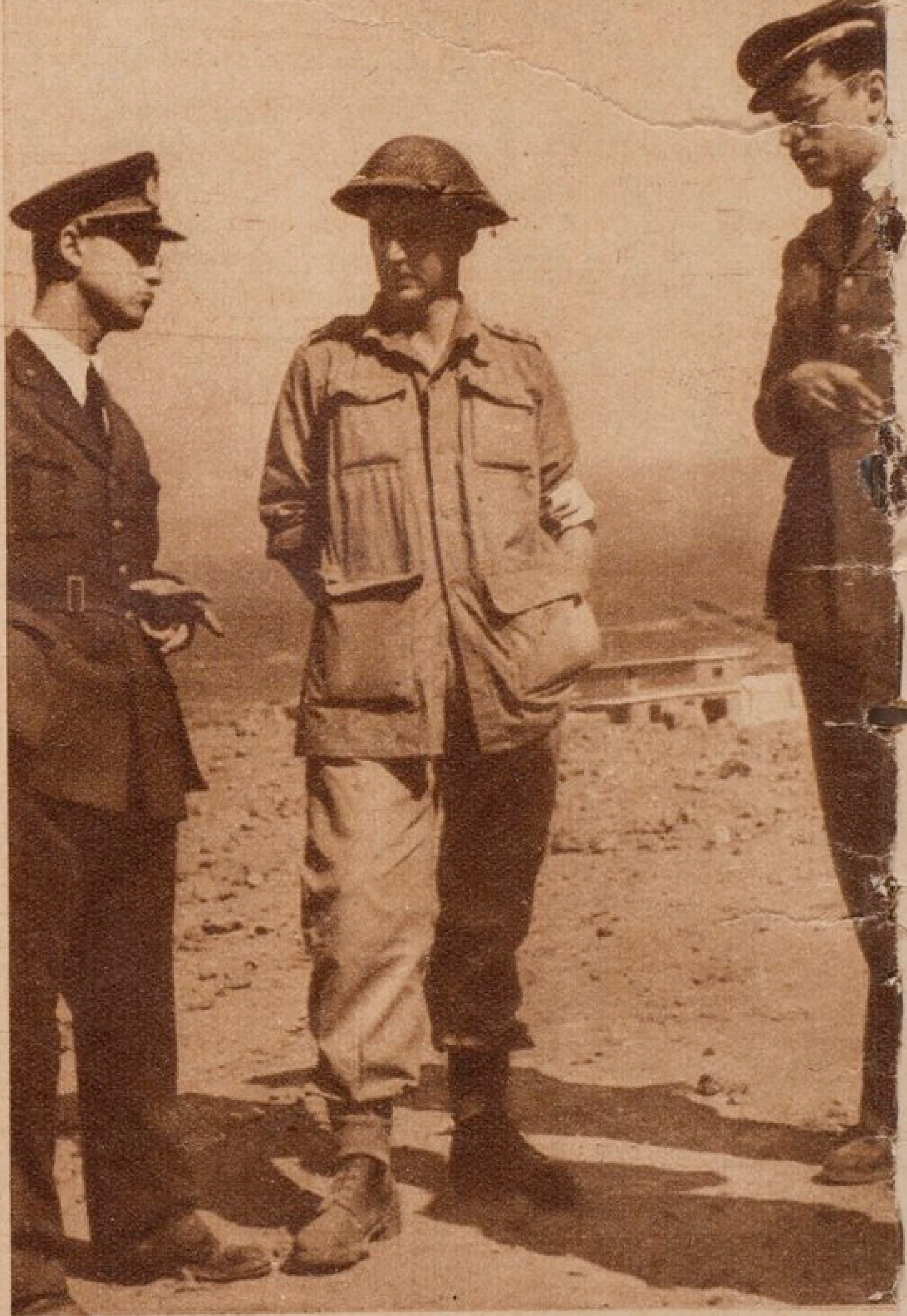
(Photos J. Murray-Smith — « Parade »)



Des soldats britanniques se préparent à occuper diverses positions dans l'île-forteresse de Pantellaria après sa reddition.



Un groupe de prisonniers italiens capturés à Pantellaria sont évacués par la voie maritime vers l'Afrique du Nord.



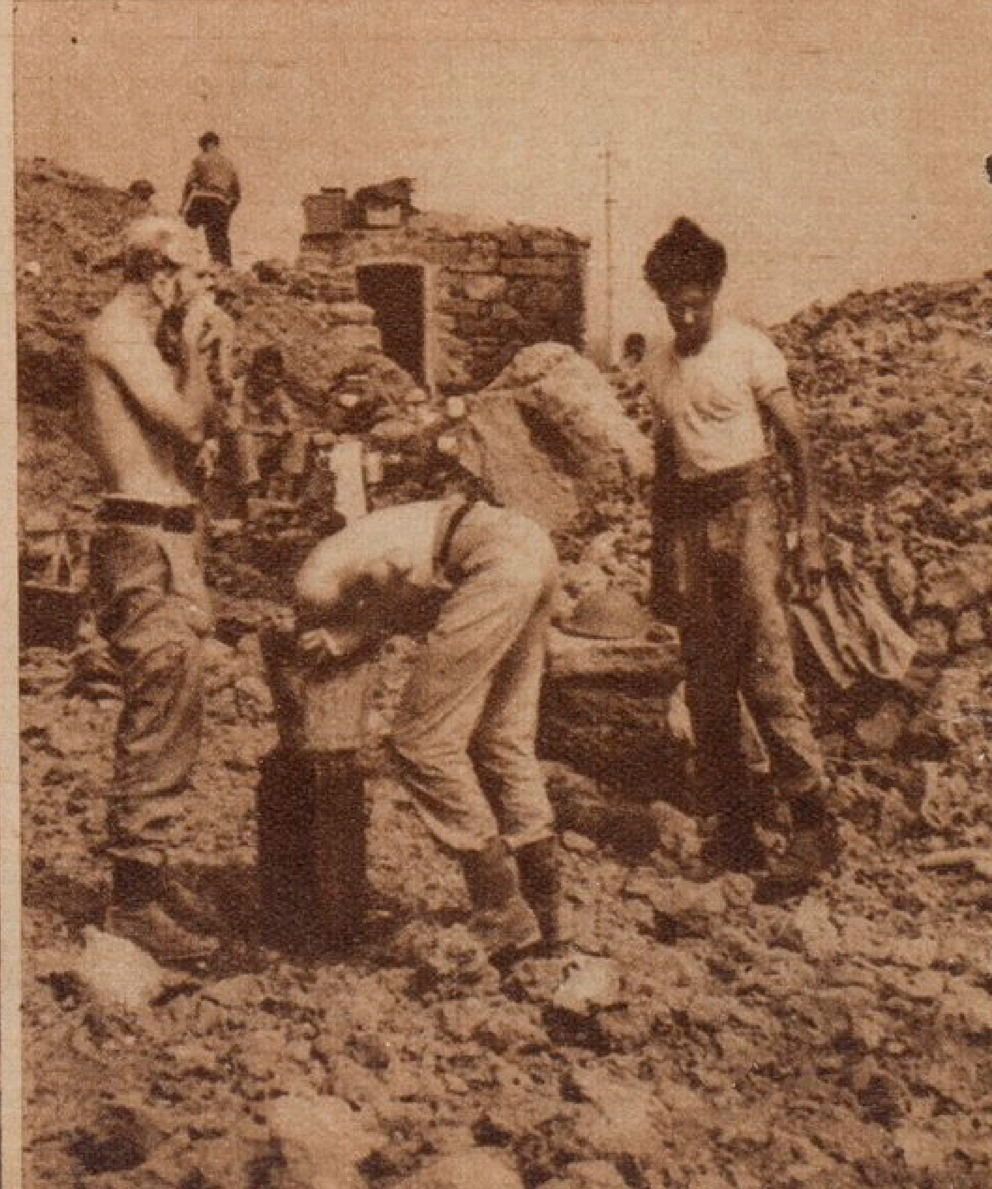
Deux officiers italiens de la Reggia Aeronautica entourant un officier de l'armée britannique.



Pantellaria possédait un aérodrome souterrain au creux d'une colline. 83 avions axistes y furent trouvés par les forces alliées.



Une vue du port de Pantellaria. On remarque au premier plan une batterie côtière installée sur un ouvrage en ciment armé.



Des prisonniers italiens procèdent à une toilette sommaire après être sortis des abris où les bombardements les ont confinés pendant trois jours.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Où est la Luftwaffe ?

La chute de l'île de Pantellaria sous l'effet des bombardements aériens et maritimes comporte une signification évidente : la Luftwaffe, après une tentative de défense opiniâtre, a dû éluder le combat. Plus que jamais, la question se pose de savoir ce que fait l'aviation allemande et pour quelles raisons elle n'ose plus s'engager dans des opérations qui, comme la campagne d'Afrique du Nord ou la défense des bastions maritimes de l'Italie, offrent une importance indiscutable. Comment éclaircir ce mystère de la Luftwaffe ?

● Plusieurs hypothèses se présentent à l'esprit. Tout d'abord il est possible que, concentrant tous ses efforts pour une dernière et décisive offensive contre la Russie, Hitler n'ait pas voulu soustraire un nombre substantiel des appareils destinés au front de l'Est. Ce point de vue est relié à la question du pétrole. Il n'est pas interdit de croire, en effet, que les dirigeants allemands soient contraints à limiter autant que possible leur consommation du précieux carburant, en attendant la reprise d'une attaque, fructueuse cette fois-ci, contre le Caucase et ses puits pétrolifères. Tout doit être subordonné à la réussite de la campagne de Russie qui, seule, peut fournir au Reich le pétrole dont il a besoin pour une stratégie de grande envergure.

● Une seconde explication de l'absence de la Luftwaffe peut être trouvée dans le fait que l'étendue des fronts à défendre commence à faire sentir à l'Allemagne tous les inconvénients de la dispersion, surtout depuis que la perte de l'Afrique du Nord fait peser une sérieuse menace sur toute l'Europe méridionale. Cette façon de voir est corroborée par l'inaction de la Luftwaffe en de nombreux secteurs du front soviétique pendant les sept mois écoulés et par son impuissance à venir à bout au moyen du pilonnement aérien de Stalingrad, comme les Alliés l'ont fait si souvent en Afrique du Nord et tout dernièrement à Pantellaria.

● Il est vraisemblable par ailleurs — les dernières dépêches semblent le confirmer — que Hitler s'attend à une attaque alliée sur la côte occidentale de la France. Cette préoccupation pourrait l'avoir conduit à concentrer une bonne partie de son aviation dans les champs d'aviation hors du rayon d'action des chasseurs alliés, probablement dans le Midi et près de la frontière franco-allemande.

● Enfin — et cette hypothèse pourrait être en fait la plus plausible — l'Allemagne qui a commencé cette guerre avec près de 7.000 avions de première ligne se trouve aujourd'hui en régression numérique dans le domaine aérien, avec des adversaires disposant d'une aviation trois ou quatre fois supérieure au total et non pas seulement dans un secteur déterminé. Ce qui explique que l'opposition aérienne germano-italienne ait rapidement disparu en Afrique du Nord et à Pantellaria.

Cette situation est sans doute aggravée par deux facteurs : d'une part, un certain nombre d'avions que Hitler a envoyés en Russie au cours de ces deux dernières années ont été rendus inutilisables par le froid et, d'autre part, les équipages d'élite sont insuffisants. L'Allemagne, contrairement aux Alliés, n'a pas cru devoir former un personnel aérien aussi important que celui des Etats-Unis et de l'Angleterre, parce qu'elle pensait à une guerre rapide. Quand on songe en outre que les Alliés ne sont qu'au début de leur effort, on peut nourrir tous les espoirs.

NOTRE COUVERTURE

LA JOURNÉE DES NATIONS UNIES

La journée des Nations Unies fut l'objet de manifestations grandioses dont les habitants de la capitale ne perdront jamais le souvenir. La majestueuse parade organisée par les troupes alliées souleva l'enthousiasme frénétique de la foule. Notre photo représente le défilé spectaculaire des troupes britanniques, Midan Khédive Ismaïl.

Revue des 7 Jours

Les premières portions de territoire européen sont tombées ces derniers jours aux mains des Alliés. A la suite des opérations aériennes déclenchées par le haut commandement anglo-américain, opérations d'une intensité et d'une ampleur jamais vues dans l'histoire de la guerre, les avant-postes italiens dans le canal de Sicile ont capitulé. Pantellaria, Lampedusa, Linosa et Lampione sont les quatre bornes de la route menant directement à l'invasion de la Sicile et du territoire continental de l'Axe.

Les milieux officiels italiens ont ainsi expliqué la chute de ces territoires : malgré l'intensité des bombardements alliés, les garnisons de ces îles auraient tenu bien plus longtemps, si l'eau potable ne leur avait manqué. Quelles que soient les raisons que le Palazzo Venezia invoque afin de faire accepter aux Italiens la nouvelle de ces pertes, il n'en demeure pas moins que des nouvelles de cette nature ne sont pas faites pour raffermir le moral des fascistes. Le « Corriere della Sera » n'est pas très convaincant lorsqu'il affirme que si les Nations Unies poussaient leur action offensive encore plus avant vers le nord, elles trouveraient le peuple italien en armes, prêt à les recevoir.

Les victoires remportées par les Anglo-Américains en Méditerranée centrale sont surtout significatives par la démonstration qu'elles ont donnée de l'efficience de l'arme aérienne. Pour la première fois dans l'histoire de cette guerre, des territoires ennemis ont été occupés à la suite du martèlement aérien qui a réduit à merci les défenseurs. Il est vrai que la Crète aussi a été conquise par la voie des airs, mais l'on ne doit pas perdre de vue que les Allemands firent reposer toute cette opération sur l'action des parachutistes. Les Alliés adoptèrent une tactique différente : ils arrosèrent les places fortes insulaires italiennes d'une telle pluie de bombes venant du ciel, que les garnisons n'eurent d'autre ressource que de capituler.



COMMENT S'ECROULERONT-ILS ?

Parlant à la radio britannique, l'expert militaire Wickham Steed examine les possibilités d'un écroulement de toute résistance italienne. « A mon avis, la perte de Pantellaria est de nature à secouer le moral des Italiens bien plus que ne l'ont fait les désastres subis depuis trois ans. Je ne veux pas dire que les Italiens sont sur le point de s'effondrer d'un instant à l'autre. N'oublions pas que depuis vingt et un ans, ce peuple a été littéralement empoisonné par l'enseignement de la fallacieuse idéologie fasciste, et que, pour bon nombre d'habitants de la Péninsule, « Mussolini a toujours raison »... Il se pourrait, cependant, que les Italiens se soient rendu compte que leur seul espoir, en vue d'éviter d'autres désastres d'importance encore plus grande, réside dans une reddition inconditionnée. »

D'autre part, au cours d'une conférence de presse, le président Roosevelt a déclaré qu'il ne considérait pas le peuple italien comme faisant un tout avec la clique fasciste, laissant entendre qu'une cessation de la lutte de la part de l'Italie laisserait à ce pays l'opportunité de retrouver sa souveraineté sacrifiée au profit de Hitler, et la possibilité de reprendre sa place dans la famille des nations européennes.

En Allemagne, le problème se présente sous un aspect différent. La doctrine nazie n'a pas été enseignée dans le Reich pendant aussi longtemps qu'elle l'a été en Italie. Mais, d'autre part, les Allemands étaient préparés par la longue tradition du militarisme impérialiste prussien, à recevoir les principes prônés par Hitler. Cette tradition a été à peine interrompue en 1918, parce que la défaite a été mise sur le compte d'une trahison organisée à l'intérieur par les Juifs et les socialistes. Toutefois, il se pourrait que les Allemands se trouvassent au bord de l'effondrement moral, à la suite des désastres qui n'ont pas cessé de se succéder depuis la retentissante défaite de Stalingrad. Cependant, tout en notant et en prenant en considération cette possibilité, il ne faut pas en tirer des conclusions optimistes. « Nous sommes préparés à gagner cette guerre au moyen de dures batailles, a conclu Wickham Steed, et si cela est nécessaire, au moyen de dures batailles seulement. »

LA MARCHE INEXORABLE DES NATIONS UNIES

L'absence de toute défense aérienne au-dessus des îles italiennes et dans le ciel de l'Italie même est un signe évident de l'impuissance relative dans laquelle se trouve actuellement la Luftwaffe, jadis orgueil de tous les Allemands. Les experts relèvent à juste titre que même si un nombre substantiel d'escadrilles allemandes a été tenu en réserve pour faire face à toute tentative d'invasion alliée, les Allemands ne peuvent manquer de relever que la production aéronautique nazie a été définitivement distancée par les constructions américaines, britanniques et soviétiques, tant en ce qui concerne la quantité qu'en ce qui a trait à la qualité.

Un commentateur d'outre-Atlantique relève combien différents sont les aspects de la guerre vus du côté des Alliés et de celui de l'Axe. D'une part, l'on peut assister à une sorte de procédure tranquille poursuivie par les Nations Unies. Cette procédure se déroule encore pour le moment dans les coulisses, mais sa tendance inexorable se manifeste d'une façon de plus en plus apparente.

D'autre part, dans le domaine de l'Axe, on relève une nervosité croissante. Le haut commandement allemand semble hésitant. Cette hésitation lui sera d'autant plus fatale qu'elle se prolongera. Plus les nazis tarderont à agir, et plus leurs chances de pouvoir infliger une défaite sérieuse aux armées russes et de pouvoir se retourner à temps vers l'ouest iront en diminuant. « Peut-être, remarque le commentateur américain, la raison de ce retard est le fait que, sur le front oriental, l'aviation russe continue à détenir l'initiative. Sur tous les fronts de la guerre totale, l'air est chargé d'électricité. Les premières grosses gouttes de pluie sont sur le point de tomber. Entre temps, les forteresses se rendent : Bizerte, Pantellaria ont capitulé dans les mêmes conditions où se rendra la soi-disant forteresse européenne : inconditionnellement. »

ET MAINTENANT ?

M. Elmer Davis, directeur du Bureau d'Informations de Guerre des Etats-Unis, dans une chronique radiodiffusée, brosse un magistral tableau de la situation militaire, en ce qui a trait à ses prochains développements :

« Cette année, a-t-il dit, la campagne de Russie n'a été, jusqu'à maintenant, qu'un échange d'actions aériennes, au cours desquelles les Russes ont eu le dessus. Hitler ne veut pas se résoudre à agir sur le front oriental avant de voir ce qui se passera dans l'ouest. En se limitant à des opérations défensives, et à des offensives locales en ce qui concerne la Russie, il est probablement en mesure de mettre en action des forces puissantes dans l'ouest.

« Dans tous les cas, dans la résistance à une invasion venant de l'Occident, les Allemands jouiront d'un avantage : de fortes défenses avec des lignes de communications courtes. Toutefois, nous ne devons pas perdre le sens de l'équilibre. L'Europe peut être attaquée en plusieurs points dont nous ne tenons pas à connaître l'emplacement à l'avance. Car si nous avions connaissance de ces points, l'ennemi ne tarderait pas à en être également renseigné, et alors les chances de victoire seraient considérablement diminuées. Il y aura des périodes, longues ou brèves, au cours desquelles il semblera ne rien se passer, bien que des travaux de préparation sur une grande échelle seront alors en cours. Il pourra y avoir très peu de nouvelles et beaucoup de rumeurs. Les rumeurs ne doivent pas être prises trop au sérieux. Lorsque les nouvelles viendront, nous les connaîtrons.

« Par exemple, dans la procédure de tâtonnement des défenses côtières de l'Europe, de nombreux raids de reconnaissance pourront avoir lieu : des commandos seront envoyés à terre, avec mission de détruire quelques installations, de faire un certain nombre de prisonniers et de rembarquer en ramenant des informations précises. L'ennemi poussera les hauts cris, parlant de tentative d'invasion alliée repoussée avec succès. Laissons-le tromper ses propres administrés. »

LES NATIONS UNIES SONT UNIES

Cette semaine, à travers le monde civilisé, la journée des Nations Unies a été célébrée avec enthousiasme. Partout, l'on a mis en relief la parfaite unité des Nations Unies, noyau de coopération internationale d'où naîtra le monde de demain. Le commentateur J.B. Priestley de la B.B.C. se livre aux considérations suivantes qui illustrent parfaitement la grande confraternité des nations libres :

« Beaucoup de gens ne se rendent pas compte de la complète interdépendance qui règne entre les Nations Unies. Notre effort combiné est évidemment si fort, en hommes, en machines et en ressources de production, qu'ensemble nous sommes invincibles. La Russie, par exemple, immobilise deux cents divisions de l'Axe, une masse imposante de combattants, d'armes et de munitions. La Chine, non seulement tient en respect les troupes japonaises, mais au prix de grands sacrifices nous montre la voie de la victoire contre le Japon. L'Empire britannique offre une base de production s'étendant à travers le monde, des terrains d'entraînement, des dépôts de ravitaillement, et la Grande-Bretagne elle-même n'est autre qu'une immense usine, un arsenal, une base avancée et un porte-avions géant. Les Etats-Unis sont naturellement le plus grand dépôt des Nations Unies. D'au delà de l'Atlantique parvient un flot incessant de ravitaillements de tous les types : hommes, engins et matières essentielles. »

Voici ce que représentent les Nations Unies : le symbole de la puissance par l'union.

X X X

Défenses de la Corse

Tout porte à croire que l'occupation de Pantellaria, de Lampedusa et Linosa est un prélude à l'invasion de la péninsule italienne. Il serait toutefois prématuré de prétendre que cette invasion est imminente. N'oublions pas que l'investissement des trois petites îles italiennes était commandé par des raisons militaires ayant trait à la sécurité de la navigation en Méditerranée. Le libre passage du détroit de Sicile est indispensable, en effet, si les Alliés entendent débarquer en un point quelconque de la côte méditerranéenne, orientale ou occidentale.

Les observateurs militaires considèrent, d'autre part, que si les Alliés se proposaient de commencer l'invasion du continent européen par un débarquement en Italie, l'un des deux objectifs sur lesquels devraient converger les efforts serait la Sicile ou la Sardaigne.

Si les Alliés optent pour la Sardaigne, ajoutent ces observateurs, l'occupation de cette île ne saurait s'accomplir sans un débarquement simultané en Corse. L'investissement de la Sardaigne seule donnerait l'occasion à l'ennemi d'envoyer de rapides renforts dans l'île de Corse — très proche du littoral français, ce qui aurait pour conséquence de nuire au succès de toute l'expédition. Une heure suffit aux avions partant de la côte française pour joindre cette île. Un croiseur mouillé à Toulon — on n'ignore pas que l'Italie conserve quelques unités dans ce port — mettrait seulement quatre heures pour atteindre Ajaccio.

En ce qui concerne la défense proprement dite de la Corse, une importante base aérienne a été édifiée dans la rade d'Ajaccio, par la France avant la guerre. Cette base constitue un pont jeté entre Toulon et Bizerte. Une seconde base devait être créée à Calvi, mais on ignore si ce projet a reçu un commencement d'exécution.

Le point stratégique vraiment important de la Corse est à l'extrémité sud de l'île, à Bonifacio, c'est-à-dire face à la base italienne de la Maddalena en Sardaigne. Ce point est fortifié jusqu'à Porto-Vecchio par une série d'ouvrages dont l'organisation et l'armement sont, à moindre échelle naturellement, la répétition des ouvrages de la ligne Maginot.

Les Alliés ne sauraient par conséquent se servir de la Sardaigne comme d'un tremplin pour attaquer la Corse, sans rencontrer la plus vive résistance de la part des défenseurs germano-italiens, d'autant plus que la défense de cette île a été organisée pour répondre précisément à une menace qui viendrait de la Sardaigne. Pour cette raison, il est généralement admis que l'invasion des deux grandes îles de la Méditerranée occidentale devrait s'accomplir simultanément.

NE DEVIENS JAMAIS PRESIDENT

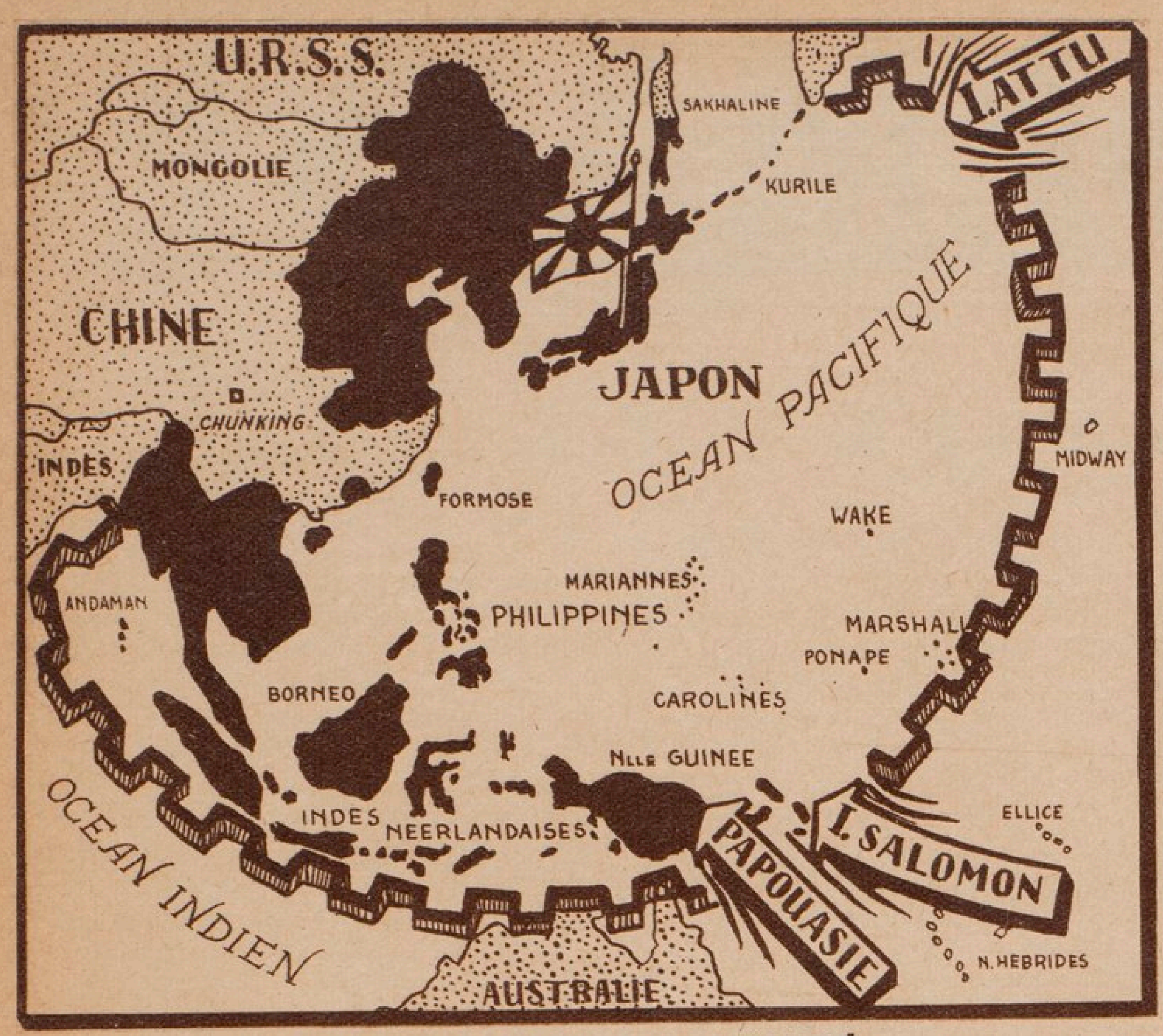
Quand il avait cinq ans, le président actuel des Etats-Unis fut, un jour, conduit par son père à Washington. L'enfant fut reçu à la Maison-Blanche.

Cela se passait en 1887. Le Président des Etats-Unis était alors Cleveland. Roosevelt se souvient d'un respectable vieillard qui lui pinça paternellement l'oreille et lui dit avec un gros soupir :

— Eh bien, mon petit, ce que je te souhaite, c'est de ne jamais devenir Président, du moins aux Etats-Unis.

Sans doute, ce jour-là, le Président de 1887 avait-il éprouvé avec plus d'amertume les difficultés de sa tâche. Toujours est-il que le Président de 1943 — déjà 3 fois élu ! — murmure parfois, quand le fardeau de sa lourde magistrature lui apparaît plus pesant :

— Allons ! Cleveland, au fond, avait raison. Pourquoi ne suis-je jamais les bons conseils que l'on vous donne ?



L'EMPIRE JAPONAIS MENACÉ

Le Japon, croyant se garder contre une menace ennemie, avait, grâce à ses nouvelles conquêtes dans le Pacifique, établi autour de son empire une sorte de ceinture protectrice qu'il jugeait invulnérable. Mais les troupes alliées n'ont pas tardé à y ouvrir des brèches tant par l'occupation de l'île Attu, au nord, et des îles Salomon et de Papouasie, au sud, offrant une menace directe contre les positions nipponnes. Le jour n'est pas loin où, par des actions combinées, les Alliés parviendront à élargir ces brèches et à pénétrer au cœur même du Japon.

Tanger

OU DANTZIG AFRICAIN

Tanger est de nouveau à l'ordre du jour. La ville internationale a été dernièrement le théâtre de certains incidents à l'occasion de la victoire alliée en Tunisie. Des protégés anglais y ont été molestés et un certain nombre de personnes arrêtées sous prétexte qu'elles s'étaient enrôlées au consulat général de France pour le service militaire en Afrique du Nord. M. Burgoyne, consul général britannique à Tanger, a été chargé de protester auprès des autorités espagnoles.

Le statut de la ville de Tanger a passé par diverses étapes qui valent d'être rappelées dans leur ordre chronologique :

1912. — Le port de Tanger, abritant une population cosmopolite de 60.000 habitants, est « internationalisé » par les principales puissances méditerranéennes.

1923. — Une convention est signée par la Grande-Bretagne, la France et l'Espagne en vertu de laquelle les trois pays garantissent la neutralité, la sécurité et le statut international de la zone de Tanger.

1926. — L'Espagne rouvre la question et demande l'incorporation de la ville dans le protectorat espagnol du Maroc.

1928. — Un nouvel accord est signé par les mêmes pays, accordant à l'Espagne le droit de police dans la cité. Un comité de 8 officiers consulaires et une assemblée législative de 26 membres forment le gouvernement.

Juin 1940. — L'Espagne occupe militairement la zone internationale sous prétexte de « protéger » sa neutralité.

Novembre 1940. — Le commandant des troupes espagnoles à Tanger se déclare gouverneur militaire de la zone et prend le titre de Haut-Commissaire.

Février 1941. — Un arrangement temporaire intervient entre Londres et Madrid en vertu duquel « les droits personnels » des ressortissants anglais à Tanger sont maintenus.

Janvier 1943. — L'Espagne annonce que la zone internationale ne relève plus de l'administration et des tribunaux internationaux ; elle est « rattachée » au Maroc espagnol. Le Mendoub réside toujours à Tanger, mais a été dépouillé de tous les privilèges qui lui étaient conférés par les traités.

L'incorporation pure et simple de ce « Dantzig africain » dans le territoire espagnol ne saurait laisser indifférente la Grande-Bretagne. Tanger, de par sa position géographique, joue un rôle stratégique d'une importance capitale dans la guerre en Méditerranée. Répondant à une question à la Chambre des Communes, le major Attlee a déclaré cette semaine que « le gouvernement britannique a attiré l'attention des autorités espagnoles sur la mauvaise impression produite en ce pays (la Grande-Bretagne) par ces fâcheux incidents ».

Mousquetaires

DU DUCE

Un quotidien berlinois a publié il y a quelques semaines des indiscrétions sur l'étrange garde de corps que s'est récemment constitué Mussolini.

L'article, rédigé par le correspondant de ce journal à Rome, révèle que le dictateur fasciste est toujours accompagné d'une centaine d'hommes à mines patibulaires, portant chacun un long poignard à la ceinture. On les appelle à Rome les « Mousquetaires du Duce ».

« Ces mousquetaires le suivent comme son ombre, écrit le correspondant. Ils montent constamment la garde aux portes de son bureau, dans les antichambres et à tous les accès extérieurs du Palais de Venise.

« Ils ne font partie ni de la gendarmerie italienne, ni de la milice fasciste. Ils ont été tous triés sur le volet. Très grands de taille, presque des géants, ils sont très bien nourris et très bien payés. Leur dévouement pour le Maître frise le fanatisme. Il est certain que le travail qu'ils accomplissent est très dangereux et ils ont déjà risqué leur vie à maintes reprises. Ils sont chargés parfois de missions spéciales... »

Sans mentionner ouvertement les tentatives qui ont été faites pour assassiner Mussolini, le correspondant y fait une allusion indirecte et ajoute : « Ces hommes ont fait déjà souvent preuve d'endurance, de témérité et d'insouciance devant la mort. En plus du courage, une de leurs principales qualités est la discrétion. Leur bouche doit être tenue constamment fermée, car la moindre indiscrétion sur les allées et venues secrètes de Mussolini pourrait entraîner un désastre pour l'Italie fasciste.

« On les voit parfois groupés, attendant la sortie du Duce de quelque cérémonie ou réunion publique. Quand il paraît, ils adoptent automatiquement une attitude rigide, le poignard levé à la hauteur des yeux. Et Mussolini passe rapidement, esquissant dans l'air le salut romain. »

En 1940, l'Allemagne se considérait déjà comme victorieuse. En 1941, elle considérait qu'elle serait victorieuse. En 1942, elle considérait la victoire comme très probable. En 1943...

(« Swenska Dagbladet », Suède)

Toute guerre faite par un peuple dans l'intention unique d'assujettir ou de dominer un autre peuple affaiblit tôt ou tard le vainqueur et entraîne sa défaite.

(Hitler, dans un discours au Reichstag, le 21 mai 1935)

La fin

DE L'ESPION UTI GUSHI

Au Japon, un tribunal militaire siégeant à huis clos condamna Uti Mai Gushi, ex-chef du Service Secret japonais en Amérique, à la peine de mort.

Gushi dirigeait en 1941 le service d'espionnage nippon aux Etats-Unis et en Amérique centrale. Il avait établi son quartier général à Panama. Sa tâche était de coordonner les activités des « escouades de suicide » dont la mission principale consistait à faire sauter, à l'heure H, le canal de Panama ! Cette œuvre de destruction devait avoir lieu simultanément avec l'attaque sur Pearl Harbour. La mise hors de service du canal de Panama devait placer les Etats-Unis dans l'impossibilité de secourir à temps leurs escadres du Pacifique.

La nuit qui précéda Pearl Harbour, un message radiophonique avertit Uti Mai Gushi de mettre immédiatement à exécution les plans qu'il avait préparés. Quand cet ordre l'atteignit, Gushi venait d'apprendre que le Service Secret américain était lancé sur ses traces et qu'il était menacé d'arrestation ! Ce fut une des coïncidences les plus curieuses de la guerre. Le destin voulut qu'au moment précis où l'espion allait déclencher sa machine infernale — préparée de longue date — le gouvernement américain se décidât à lancer contre lui un mandat d'arrêt.

Gushi perdit la tête. N'ayant pas le temps d'avertir ses subordonnés, il monta dans un avion en partance pour l'Amérique du Sud. Vingt-quatre heures plus tard, tous les agents nippons étaient sous les verrous.

Gushi fut invité par son gouvernement à rentrer à Tokio. Il ne voulut pas tout d'abord quitter l'Argentine où il s'était réfugié. Mais quand il apprit que toute sa famille avait été arrêtée, l'espion retourna au Japon et se constitua prisonnier. Traduit en justice, il fut accusé d'avoir échoué dans une mission que le Japon considérait comme d'une importance vitale. La Cour le condamna à mort avec plusieurs autres espions nippons dont quelques-uns se firent hara-kiri, préférant cette mort au peloton d'exécution.

STATISTIQUES NOIRES

Les nazis semblent éprouver une sorte de plaisir sadique à s'acharner sur les populations de certains pays soumis à leur domination. Les statistiques que contient le rapport officiel du Comité d'Informations Inter-Allié est significatif à cet égard. D'après ce rapport tout récemment publié, la Pologne, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie ont le plus souffert jusqu'à présent de la cruauté nazie.

Ainsi, jusqu'à la fin de 1942, 2.500.000 Polonais — dont un million de Juifs — ont été exécutés en Pologne ou sont morts dans les camps de concentration. Dans un seul de ces camps, et sur un total de 85.400 prisonniers, on a enregistré le décès de 57.800 personnes en l'espace de 31 mois.

Le nombre des patriotes yougoslaves exécutés durant la même période s'élève à 740.000, dont 27.000 ont été fusillés à Belgrade durant l'année 1942. En outre, 145.000 hommes, 150.000 femmes et 255.000 enfants ont disparu de leurs maisons (ils ont été probablement envoyés dans des camps de travail).

A l'exclusion des victimes de Lidice et de Lezaky, en Tchécoslovaquie — ces deux villages ont été rasés et leurs habitants massacrés par les nazis en juillet 1942 à titre de représailles — le nombre total des Tchécoslovaques exécutés à Prague seulement, depuis septembre 1941 à décembre 1942, se monte à 2.463.

HITLER CHEZ L'ASTROLOGUE



1940 : « Où débarquerai-je ? »

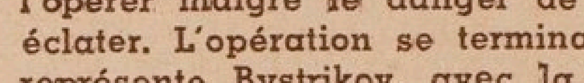


1943 : « Où débarqueront-ils ? »

(Sunday Pictorial)

UNE OPÉRATION PEU COMMUNE

Dans un secteur du front russe, un soldat de l'armée rouge nommé Bystrikov fut atteint par une bombe qui, lui perforant l'os de l'omoplate, resta logée dans ses muscles sans exploser. Si extraordinaire que la chose puisse paraître, elle n'en est pas moins parfaitement exacte et ne manqua pas d'étonner les experts les mieux avertis. Bien que très gravement blessé, Bystrikov, se rendant compte du danger qu'il offrait pour ses camarades de combat, courut s'isoler avant d'être déchiqueté par l'obus, mais perdit connaissance en route. Relevé par des brancardiers, il fut transporté dans un hôpital où, dans l'absence de sapeurs de mines, les chirurgiens de l'endroit durent l'opérer malgré le danger de voir à chaque instant l'explosif éclater. L'opération se termina très heureusement. Notre photo représente Bystrikov, avec la bombe logée dans son épaule, prêt à subir l'opération miraculeuse.



Le caoutchouc

UN PROBLÈME RÉSOLU

Depuis l'occupation de la Birmanie, des Indes Néerlandaises et de la Malaisie britannique par le Japon, le caoutchouc s'est fait de plus en plus rare sur les marchés mondiaux.

Mais une récente découverte semble destinée à résoudre le problème de la pénurie du caoutchouc. On apprend, en effet, que le caoutchouc pourrait être extrait, en quantités suffisantes, pour répondre à presque tous les besoins militaires, d'une plante qui abonde surtout à Madagascar, son pays d'origine. Il s'agit d'un genre de vigne dont les mérites n'ont été, jusqu'à présent, appréciés qu'au point de vue décoratif. Des spécimens en ont été exportés au Mexique, en Californie, dans certaines républiques de l'Amérique centrale et dans d'autres pays dont le climat se prête le mieux à sa culture. Des expériences ont été déjà faites en Floride, au Texas, en Californie et dans l'Arizona. D'autres expériences auront lieu à Cuba, Porto-Rico, Jamaïque, Costa-Rica et au Honduras. A Haïti, on projette la plantation de 100.000 acres de terrain de cette vigne. Les agronomes déclarent que l'exploitation de cette plante — à laquelle on a donné le nom de « cryptostegia » — peut être commencée une année seulement après la première semence.

Le « cryptostegia » est, paraît-il, un végétal à croissance très rapide. Transportée de Madagascar à Mexico par un capitaine de navire qui voulait en faire cadeau à quelques amis, cette plante grimpante avait déjà envahi en quelques années plusieurs hectares de terrain.

Bien que connue depuis plusieurs siècles, la valeur industrielle de cette vigne n'a jamais été soupçonnée jusqu'à présent. La résine qu'elle produit en quantité abondante peut être mélangée utilement au caoutchouc synthétique.

Lampeduse

FUT MALTAISE

M. Ivo Muscat-Azzopardi, directeur du Bureau de Propagande maltais en Egypte, ainsi que du journal « Qari Malti », nous fait parvenir des détails intéressants sur l'histoire de Lampeduse, laquelle vient de capituler devant les bombardements alliés.

L'île de Lampeduse fut habitée pendant une période considérable par un certain nombre de Maltais et avait même appartenu à un Maltais. Le dialecte qui y est parlé aujourd'hui est probablement un patois composé du langage maltais et du dialecte sicilien.

Lampeduse appartenait au prince Don Giulio Tommasi, duc de Palme, qui, le 25 juin 1800, la vendit à un marchand maltais nommé Salvu Gatt. Gatt y investit un capital considérable, fit construire un moulin à vent, promit de bâtir deux citadelles, importa une grande variété de bétail, et engagea un bon nombre de paysans de Malte pour cultiver l'île. Par la suite, Salvu et Karlu Xuereb (deux frères de l'îlot de Gozo) s'associèrent avec Gatt. Les Xuereb vécurent dans l'île et Gatt retourna à Malte.

En 1810, un certain Alexandre Fernandez, de nationalité anglaise, acheta une partie de l'île. Au cours de cette même année, une petite garnison de soldats britanniques avait été envoyée de Malte pour protéger l'île contre une invasion, mais en 1814, cette garnison fut retirée. Jusqu'en 1841, l'île était toujours aux mains des Gatt, et quand le roi de Naples envoya cette même année un navire de guerre pour la reprendre, les Gatt protestèrent. Deux ans plus tard, exactement le 11 septembre 1843, le roi de Naples dépêcha une force expéditionnaire de 400 soldats à bord de deux navires. L'officier commandant ce corps expéditionnaire débarqua et demanda à voir Gatt. Mme Glorma Gatt, son mari et quelques paysans maltais se présentèrent et furent informés que le gouvernement de Naples avait décidé de s'emparer de Lampeduse et de la militariser. Par la suite, des soldats napolitains débarquèrent, firent descendre le pavillon britannique et le remplacèrent par celui de leur roi.

Un officier de la Force Expéditionnaire lut un décret signé du roi lequel, entre autres choses, déclarait clairement que tous les droits de Gatt sur l'île seraient sauvegardés.

La façon dont cette question a été définitivement réglée entre les Gatt et le roi de Naples n'est pas bien connue, mais il demeure que les Maltais ont leur mot à dire à propos de cette île et que leurs traces ne peuvent pas être effacées.

Aujourd'hui, exactement cent ans après, les usurpateurs doivent abandonner Lampeduse. Les Maltais y retourneront-ils ?

COMMANDOS DU DESERT

Les exploits héroïques des L.R.D.G. et des S.A.S. qui ont opéré derrière les lignes de Rommel révélés pour la première fois.

Le continent africain est enfin dégagé des troupes axistes et l'on peut révéler pour la première fois certains épisodes de la guerre qui sont des plus intéressants. C'est l'histoire des hommes qui préparèrent une victoire décisive à la Huitième Armée : les exploits d'une poignée de héros qui opérèrent très avant dans les lignes ennemies, dormirent à Benghazi, tandis que Rommel se trouvait à El Alamein, attaquèrent von Arnim en Tunisie, alors que les canons de Montgomery tonnaient à Tripoli, et tracèrent le chemin aux troupes françaises de Leclerc, arrivant du Tchad. Ces hommes ont démoli des avions dans les bases de la Luftwaffe et sauvé de la destruction les convois qui se dirigeaient vers Malte. Ce sont les « Long Range Desert Group » (Groupe des longues distances dans le désert) ou L.R.D.G., et les « Special Air Service » (Service Spécial Aérien) ou S.A.S.

Notre récit est tiré d'un grand reportage de Samir Souky de la United Press.

C'est à un jeune capitaine de 26 ans, colonel à l'heure actuelle, et récemment fait prisonnier en Tunisie, que l'on doit la formation du S.A.S. En août 1941, il réunit 80 ex-commandos des mieux aguerris et les entraîna dans le but de détruire les avions ennemis, leurs camions et leur matériel, les attaques ayant lieu soit en Jeep, soit par avion. Cet escadron, composé en partie de militaires, comprenait aussi de nombreux civils ; il y avait des Anglais, des Australiens, des Indiens, des Canadiens, des Belges, des Irlandais et des Ecossais. Ils choisirent comme devise : « Celui qui ose réussit ». Ils osèrent et réussirent. Leurs attaques furent soudaines, sauvages et inattendues ; et avant que l'ennemi ait retrouvé ses esprits, ils s'étaient évanouis dans le désert.

A la fin de la campagne nord-africaine, 8 des 80 commandos étaient encore saufs ; les autres se trouvaient dans les prisons ennemies. Certains blessés furent abandonnés dans le désert. Mais, depuis lors, des nouvelles recrues sont venues en nombre se joindre à l'escadron.

L'instrument principal des S.A.S. durant la marche de Libye en Tunisie fut l'élément de surprise. Tandis que les troupes de l'Axe, rassurées par la distance, se croyaient en sécurité, les incursionnistes rampaient vers leurs camps et, aux moments les plus inattendus, apparaissaient distribuant des coups meurtriers et semant la panique. Au moment où la Huitième Armée se préparait à attaquer la ligne Mareth, par exemple, les escadrons du S.A.S. conduisaient leurs Jeeps près de Sfax et de Sousse et faisaient sauter les rails des trains. La ligne de Sfax était ainsi coupée en 22 endroits différents.

DANS LES AÉRODROMES

Leurs attaques étaient toujours minutieusement préparées. Au moment précis où l'un des convois qui se dirigeaient vers Malte arrivait dans une zone dangereuse, les S.A.S. descendaient sur les aérodromes de Bagush ; un moment après, 30 bombardiers étaient en flammes. « Ce fut très simple, raconte l'un d'entre eux. Nous arrivâmes en file indienne sur le terrain et, décrivant un cercle autour de l'aérodrome, avec nos Jeeps, nous dirigeâmes un tir continu sur les avions et les nids de mitrailleuses qui les protégeaient. Trente feux s'élevèrent... Beaucoup d'autres avions ont dû être sérieusement endommagés. »

Le convoi trouva ainsi la voie libre et put arriver sans encombre à Malte. Les S.A.S. avaient perdu un seul homme au cours de l'opération.

Une autre fois, quelques Français du S.A.S. pénétrèrent tranquillement dans un champ d'aviation ennemi et se glissèrent d'avion en avion, laissant tomber des bombes à retardement, puis ils s'éloignèrent et de loin assistèrent aux explosions. « C'était facile, trop facile même », disait l'un d'eux à son retour au Caire.

De même, le colonel de l'escadron, après avoir voyagé en auto sur l'une des routes principales de la côte au milieu des camions italiens et allemands, étant arrivé à Fuka, sortit de la route, détruisit quelques avions et revint par un autre chemin en territoire allié.

ENTRE TRIPOLI ET AGHEILA

Les exemples qui précèdent ne sont que quelques incidents séparés faisant partie de missions d'une plus grande envergure. Voici, en exemple, l'une des opérations les mieux réussies. Les S.A.S. avaient reçu l'ordre d'interrompre le trafic de nuit sur la route côtière entre Tripoli et El Agheila. La Huitième Armée était à ce moment-là arrêtée devant El Agheila.

Deux groupes du S.A.S. partirent. Leur plan était le suivant : établir deux bases, l'une à environ 160 kilomètres au sud de Syrte, d'où plusieurs petits groupes partiraient afin d'attaquer la route d'El Agheila à Buerat, et l'autre à El Fashir, à 80 kilomètres au sud-ouest de Buerat. Les différentes unités qui se trouvaient à El Fashir pourraient s'étendre en éventail et attaquer la route de Buerat à Tripoli.

La première base fut établie sans encombre, et le second escadron continua. Il approchait de sa destination, quand des traces fraîches furent aperçues sur le sable, indiquant le passage de l'ennemi. A partir de ce moment, la situation devenait dangereuse, mais il fallait avancer. L'escadron contourna un marais salant et continua le long de la grande mer de sable, tombant en plein dans une embuscade préparée par les Italiens. Au-devant s'étendait une plaine ouverte, bordée d'un côté par le lac salé et de l'autre par des montagnes ; les ennemis fermaient l'arrière et descendaient de la montagne. Ce fut une course pour atteindre la plaine, avant que les Italiens aient pu couper la route.

Les bombes tombaient de tous côtés. On plaça les canons à l'arrière, pour éloigner l'ennemi, tandis que le reste de la troupe traversait la brèche entre les montagnes et le marais. Juste à ce moment, le navigateur de la bande eut un pneu crevé. Il sauta de la voiture et commença à installer le cric, tandis que les shrapnels se rapprochaient. Deux Français voyant la situation vinrent à son aide, et en moins de quelques minutes l'auto était réparée. Ils franchirent les derniers mètres, quelques secondes avant l'arrivée des Italiens. Ce fut alors chose aisée que de les mettre en déroute. Peu après, la base était atteinte.

Le soir même, les raids commencèrent. L'escadron fut divisé en plusieurs groupes de trois ou quatre et la route fut entièrement minée. Chaque soir, 15 endroits différents étaient attaqués. Tous les convois qui se dirigeaient vers El Agheila, en vue de ravitailler les assiégés, voyaient arriver sur eux une bande hurlante armée de mitrailleuses qui détruisait leurs camions. L'ennemi dut, en définitive, interrompre le trafic de nuit.

Au cours d'un raid sur la route, le pneu de l'une des Jeeps avait crevé. Le conducteur, qui parlait l'allemand parfaitement, alla vers les rangs ennemis, demanda un cric, arrangea sa voiture et partit sans être inquiété.

Une autre unité revint six fois consécutivement dans le même véhicule, détruisant plusieurs camions et repartant à toute vitesse.

ILS ONT OSÉ ET RÉUSSI

Un exemple typique de ces raids est raconté ainsi par un jeune Rhodésien de 21 ans : « Nous étions partis en Jeeps au nombre de quatre : le chauffeur, un homme chargé d'une mitrailleuse et deux autres portant des « Tommy Guns ». Nous marchions depuis quelque temps, quand nous aperçûmes une demi-douzaine de camions parsemés au coin de la route. Après les avoir tous détruits, ainsi qu'une voiture du commandement, nous nous mîmes en devoir de descendre des poteaux télégraphiques et de couper les fils, car nous savions que ce petit travail ennuyait l'ennemi intensément. Ensuite nous allâmes miner la route de Hon, et, ayant aperçu, une fois notre mission terminée, un camp de quartiers généraux, nous tombâmes dessus, détruisant les voitures et mitraillant les hommes qui s'enfuyaient. »

Grâce à cette série d'efforts, l'opération fut entièrement couronnée de succès, et la Huitième Armée put attaquer El Agheila sans trouver trop de résistance. Les S.A.S. avaient osé et réussi.

LES L.R.D.G.

Les exploits des L.R.D.G., bien que moins spectaculaires que ceux de la brigade du S.A.S., sont cependant la cause des victoires les plus importantes de la Huitième Armée en Afrique du Nord.

La formation des L.R.D.G. remonte au début des hostilités, à l'époque de l'entrée en guerre de l'Italie. Leur but principal était de maintenir la Huitième Armée au courant de ce qui se passait dans le camp de l'Axe et d'étudier le terrain que les troupes britanniques espéraient fouler sous peu.

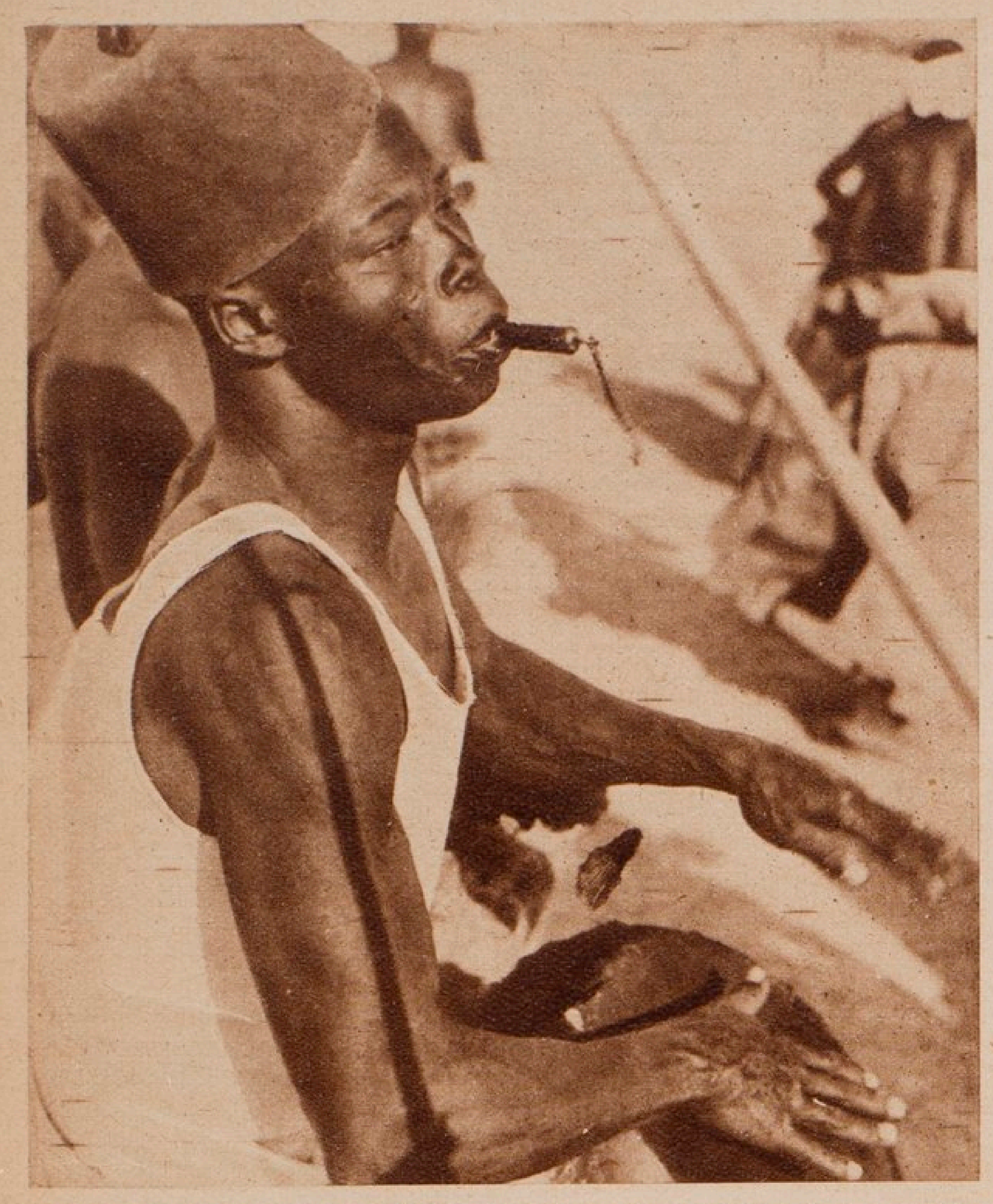
A l'aide de camions spécialement équipés, les L.R.D.G. couvrirent des centaines de kilomètres en territoire ennemi, découvrirent certaines régions désertiques où les explorateurs eux-mêmes n'avaient pas passé, complétant les cartes déjà existantes, et transmirent des rapports détaillés sur les activités ennemies dans les régions les plus éloignées. Ils disparurent pendant des mois et revinrent fatigués, barbus et sales, mais triomphants. Ils s'étaient liés d'amitié avec les chefs arabes et avaient vécu au milieu des tribus. Ils avaient établi leur quartier général en territoire ennemi et creusé une cachette près de Benghazi, quand Rommel était aux portes de l'Egypte. Ils avaient appris aux Arabes à reconnaître les armes axistes et à signaler les mouvements des troupes ennemies.

On estime à 140.000 kilomètres environ les distances que les L.R.D.G. ont parcourues entre les camps ennemis depuis le temps de leur formation jusqu'au mois de mai 1943.

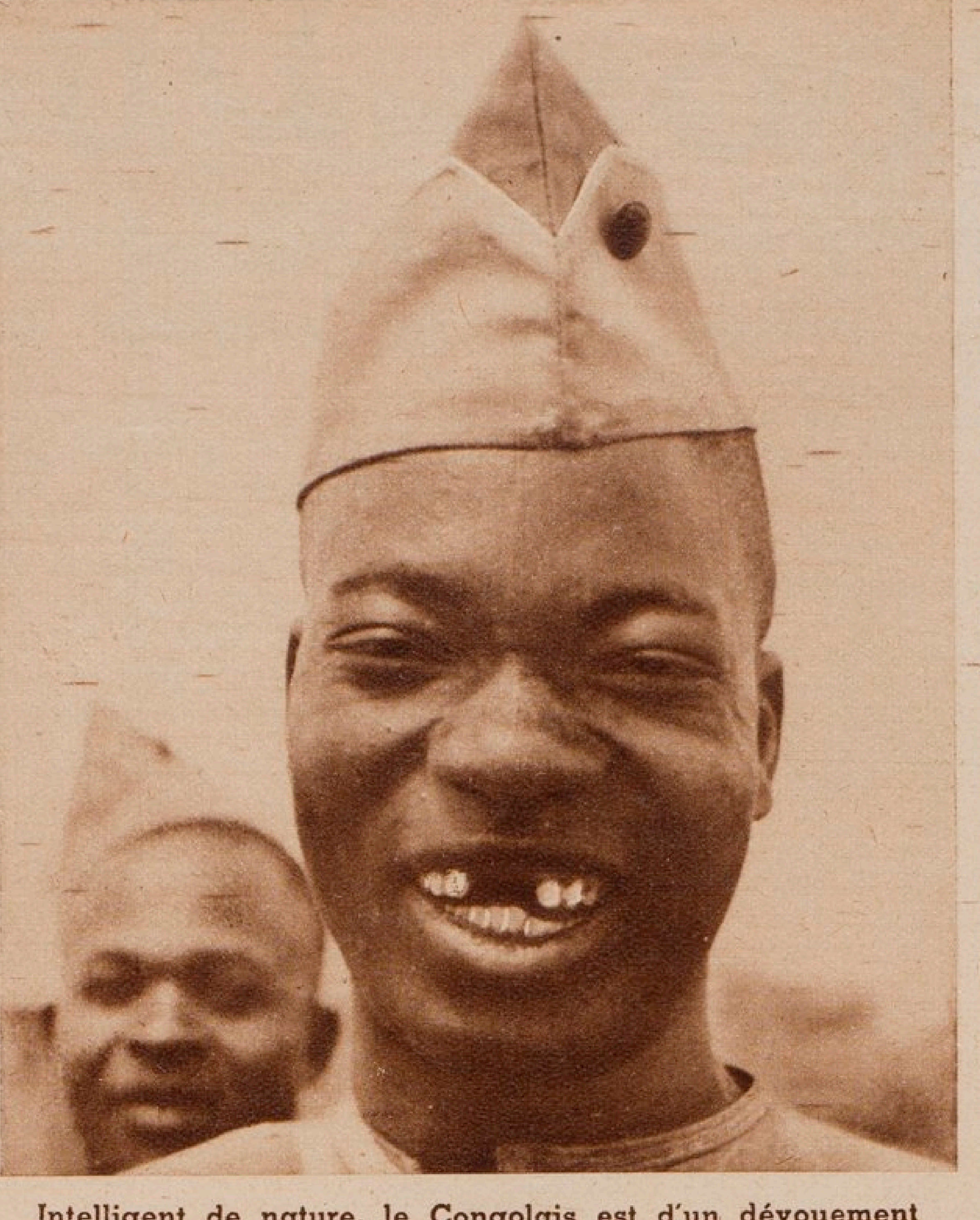
(Lire la suite en page 12)



Quelques hommes du L.R.D.G., profitant de quelques moments d'accalmie, en « grillent » une.



Les Congolais sont mélomanes par nature et les instruments qu'ils emploient pour leur musique ne sont pas tellement éloignés de nos jazz modernes. Voici un orchestre typique.



Intelligent de nature, le Congolais est d'un dévouement sans bornes. Il est si discipliné et si bien « acclimaté » qu'il ne le cède presque en rien au soldat blanc.



Un fumeur de pipe qui ne manque pas de pittoresque. Les Congolais sont de grands amateurs de tabac. Ce sont aussi de rudes soldats qui se conduisent bravement dans la guerre.

Du Congo au Caire

UNE ARMEE
a traversé l'Afrique

« Notre petit pays, notre petite armée... », disent les Belges. Vraiment, cette modestie est excessive. Aussi parlerons-nous des exploits de cette admirable armée qu'est l'armée coloniale belge qui vient de défiler pour la première fois dans les rues du Caire, parmi les représentants des Nations Unies, après avoir effectué un voyage extraordinaire à travers le continent africain.

Des troupes congolaises viennent de rejoindre le Moyen-Orient pour participer aux batailles qui vont bientôt se livrer à partir de ses côtes. Elles ont traversé 6.000 kilomètres de sable et de brousse afin que le drapeau noir, or et rouge puisse flotter aux côtés des drapeaux des Nations Unies sous le ciel de la Méditerranée...

Des officiers belges ont formé ces troupes, les ont entraînées au combat.

Ils les ont commandées en Ethiopie contre les Italiens. Elles ont été victorieuses à Saio, à Asosa, à Gambela, où elles ont combattu avec une ardeur et une intelligence rarement égalées.

Pour excuser leur défaite, les Italiens ont prétendu que les Belges leur avaient opposé non point des soldats, mais des cannibales. Or, les « noirs » sont si bien disciplinés, si bien « acclimatés » qu'ils ne le cèdent presque en rien aux troupes blanches. Ce sont des soldats de métier. Leurs effectifs sont répartis entre plusieurs armes dont l'ensemble forme la Force Publique du Congo.

La Force Publique est en même temps armée et gendarmerie puisqu'elle est destinée à défendre la colonie contre les entreprises d'un ennemi extérieur et à maintenir, à l'intérieur, l'ordre et la sécurité. Etant donné la difficulté du transport par mer, le corps expéditionnaire qui vient d'atteindre le Proche-Orient a traversé le bled africain en quelques semaines, précédé par une petite avant-garde commandée par le lieutenant Lierman.

La mission de cette avant-garde était de reconnaître le terrain et d'indiquer la route à suivre au gros de la troupe.

Le lieutenant Lierman s'est révélé un brillant éclaireur puisque la brigade belge est arrivée, sans encombre aucun, à destination.

Durant l'équipée, l'ennemi n'a fait qu'une seule fois son apparition. Et s'il y a eu des pertes en vies humaines, c'est à la pneumonie et non point à ses bombes qu'elles ont été dues.

Au poste d'El Fached, un officier britannique, en apprenant par le commandant belge l'itinéraire de l'expédition, faillit ne pas le prendre au sérieux.

« Impossible ! s'exclama-t-il, mais c'est absolument impossible ! Vous vous figurez la belle pagaïe que ça ferait ! Tous les camions enlisés dans un sable où même un chameau arriverait difficilement à poser ses sabots... »

L'avis des indigènes de la région était identique à celui de l'officier anglais...

D'après eux, « la terre aux 17 collines infernales », comme ils appellent dans leur langue la région, était interdite même aux diables blancs. Quiconque s'y serait risqué en aurait été chassé par les esprits malins qui la hantent.

L'expédition s'y hasarda quand même.

Elle eut à connaître la chaleur des midis tropicaux et la poussière épaisse du désert brûlant. Le convoi n'allait plus qu'à 15 kilomètres par jour. Plusieurs camions s'enfoncèrent jusqu'au châssis dans la mer de sable. Les moteurs explosaient faute d'eau pour les refroidir. Seules les petites « Jeeps » tinrent bon, marchant en tête de la colonne et ne s'enlisant jamais.

Le matériel perdu durant ces journées, sans être considérable, ne laissa pas d'embarrasser quelque peu les Belges. Il fallait bien abandonner deux ou trois camions qui n'étaient plus utilisables. On s'arrêta pour essayer de les réparer, mais ce fut en vain. En fin de compte, il fut décidé de répartir leur chargement entre les camions disponibles et le convoi reprit sa route.

Bientôt il fallut rationner la nourriture et l'eau.

Les indigènes, voyant que le voyage s'éternisait, devenaient inquiets. La nuit, au seuil des tentes du vaste camp, ils devisaient soucieusement et faisaient mille suppositions.

Les officiers n'étaient pas moins soucieux que leurs hommes ; l'équipée devenait interminable et les provisions diminuaient à vue d'œil. A un moment donné, ils songèrent à envoyer un appel par radio... Ils hésitaient encore à le faire lorsque les éclaireurs signalèrent, à quelques kilomètres, le poste britannique d'El Obeid.

Omdurman fut atteinte en peu de temps. Ses minarets blancs qui se découpaient sur le ciel bleu ressemblaient de loin à une féerie de cinéma.

Bientôt l'expédition arrivait à Assouan et de là, remontant le Nil, elle se dirigea vers la frontière égyptienne.

Et c'est ici que se place un épisode qui vaut la peine d'être raconté. Un soldat avait été chargé de devancer la brigade pour prévenir la mission belge au Caire de son arrivée. On lui avait donné 100 piastres et une Jeep. Or, voici ce qu'il advint : ne sachant pas l'anglais et encore moins l'arabe, le « courrier » demeura trois jours au Caire sans se faire comprendre par les fonctionnaires égyptiens qui n'arrivaient pas à déchiffrer les vagues mots de français dont il se servait pour s'exprimer. Ce n'est qu'au bout du troisième jour qu'une âme charitable parvint, à force de bonne volonté et d'application, à soupçonner ce qu'il désirait... et à lui indiquer l'adresse de la Mission Belge.

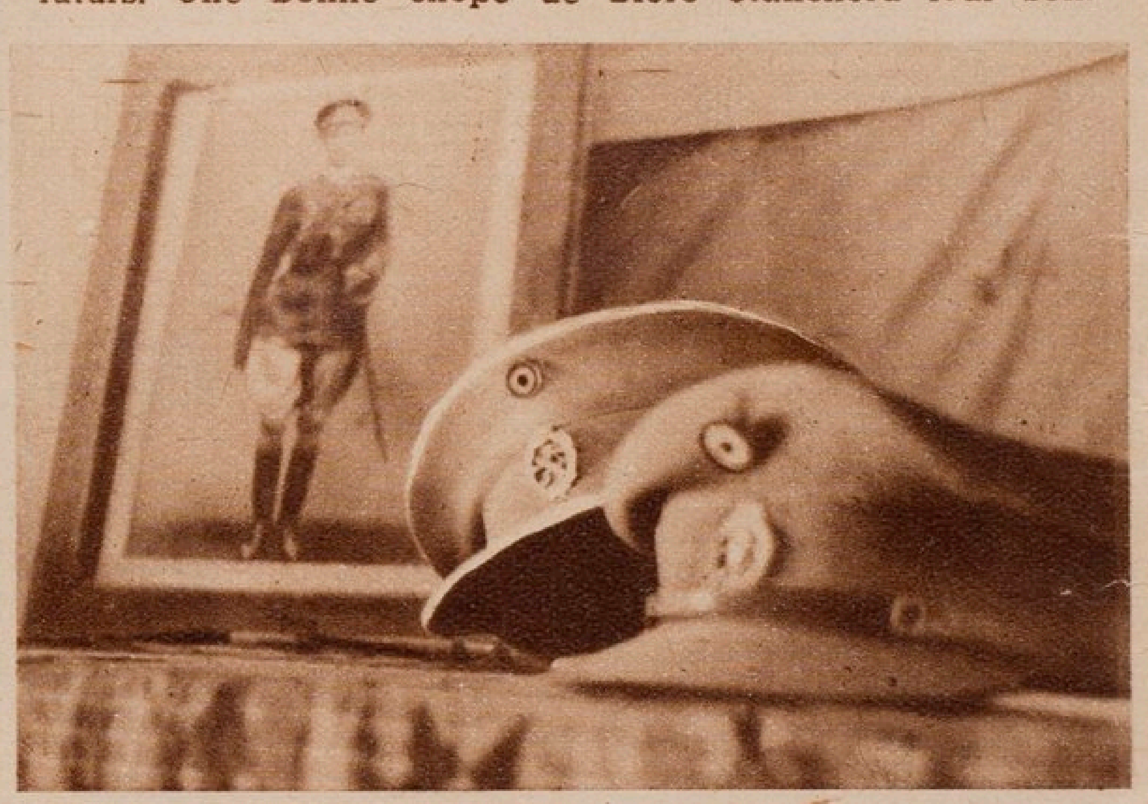
Parties de Léopoldville, les vaillantes troupes congolaises empruntèrent cet itinéraire avant de parvenir au Caire. Elles parcoururent, ainsi l'impressionnante distance de près de 7.000 kilomètres.



En plein désert, une nurse toute vêtue de blanc va s'acquitter de divers travaux dévolus à sa charge



Sous leur tente, en plein désert, des officiers belges, rassemblés autour d'une table, discutent des événements futurs. Une bonne chope de bière étanchera leur soif.



Dans une tente, en plein désert, deux casquettes d'officiers belges devant un portrait du roi Léopold.



Les soldats congolais ne manquent pas de se livrer à des manifestations remplies de gaieté et de bonne humeur. Entre deux exercices, un Congolais se livre à une exhibition de danse au son des tambours.

Journal d'une Française

"...Vichy n'est pas la France; Vichy ne changera pas la France"

C'est avec un intérêt sans cesse renouvelé que l'on accueille les récits sur la vie actuelle en France. Malgré trois années d'armistice, la France n'a pas été oubliée. Elle ne méritait pas de l'être. Le silence imposé par l'Allemagne, la propagande sous toutes ses formes, la violence ou la ruse n'ont pas réussi à modifier les sentiments des Français. On le constatera en lisant ce journal authentique d'une Française qui a été envoyé par fragments aux Etats-Unis d'Amérique et qui s'arrête à la date de l'occupation de la zone dite libre.

LE 22 AOUT 1941. — Chez l'épicier, ce matin, quelqu'un dit d'un air détaché : « Après tout, nous avons été battus. Nous ferions mieux de suivre le maréchal. » Il y a toujours ces quelques meneurs qui agitent l'opinion publique, et nous connaissons ceux qui les encouragent. De l'air le plus innocent, j'ai répondu : « Vous devriez écouter la radio anglaise. Chaque jour, on nous conseille de nous tenir tranquilles et d'éviter les massacres inutiles. » Pétrifiée de surprise, et comme si un serpent l'avait mordue, elle resta bouche bée, incapable d'articuler un son. J'avais répondu à ses insinuations à propos de ceux qui poussent les Français à se révolter, cela libérait mon esprit, et je n'avais dit que la vérité.

LE 24 AOUT. — Il règne une atmosphère lourde et angoissée. Nous voyons la famine arriver à grand pas, tandis que des trains débordant de victuailles partent pour le Nord. Pauvre Pétain ! Si vous saviez, ou plutôt s'il savait combien je le plains ! A mesure que les difficultés de Hitler augmentent en Russie, ses exigences grandissent. Combien j'envie l'Angleterre ! Elle peut se battre et donner libre cours à sa colère. Ah ! quel réconfort de pouvoir agir ! Notre tour viendra peut-être.

LE 5 OCTOBRE. — Le temps est très doux. Il n'y a ni soleil ni vent, et tout fleurit encore, car le gel n'a pas fait son apparition.

Mlle P. passe chez moi tous les soirs. C'est une personne très pratiquante. Elle dit qu'il faut prier plus que jamais, afin que la situation puisse changer. Quand une femme au jugement si profond, et de plus entièrement dénuée d'émotion, parle avec tant de conviction, on est tenté de la croire, et même si l'on n'y parvient pas, c'est un réconfort. Elle a exactement les mêmes idées que moi sur la guerre. Au début, il lui répugnait profondément de penser à une collaboration quelconque avec les Allemands. Elle s'y est faite, comme on se fait au mauvais temps, mais un espoir tranquille vit en elle, comme une petite flamme fidèle et persistante.

LE 25 OCTOBRE. — Je ne sais pas si je m'exprime assez clairement, mes idées sont tellement confuses parfois. Mon humeur n'a jamais été aussi incertaine : je suis pleine d'espoir un jour, découragée le lendemain, j'oscille entre les deux extrêmes. Je ne peux pas m'empêcher de penser avec émotion aux troupes du Reich, enterrées dans la neige et la boue, loin du sol natal, loin de leurs familles et loin de leurs foyers. Je dois me raidir contre une espèce de pitié, semblable à celle que l'on éprouve pour une pauvre créature abandonnée au coin d'une route, à moitié écrasée et mourant dans la solitude.

Les mères et les femmes allemandes commencent à se ressentir de la perte de ceux qu'elles aiment et elles n'ont même pas la « permission de pleurer en public ». Mais leur peine n'en est que plus profonde. Ce n'est plus la victoire qu'elles attendent, mais le retour de leurs hommes... et combien nombreux seront ceux qui manqueront à l'appel.

LE 11 NOVEMBRE. — Il nous a été défendu de célébrer cet anniversaire. Nous n'en avons d'ailleurs aucune envie. Hier la radio a parlé de nos grands généraux ; elle a cité le mot de passe de Joffre et rappelé la bataille de la Marne. Je me demande ce qui se passe. Avons-nous le droit de parler de nos victoires antérieures ? Nous est-il permis d'en espérer de nouvelles pour le futur ? Je n'en crois pas mes oreilles.

LE 19 NOVEMBRE. — L'Europe entière a été condamnée aux travaux forcés ; des millions de prisonniers sont employés comme main-d'œuvre dans les usines allemandes.

Il se passe ici une chose qui me brise le cœur. Toutes les statues de nos grands hommes : La Fontaine, Musset, Camille Desmoulins, et d'autres encore, qui ont la malchance d'être faites en bronze, ont été envoyées au creuset, et nous en connaissons la destination. Malheureux La Fontaine ! Il connaissait l'humanité d'une manière si profonde qu'il n'aurait même pas été surpris ; le loup et l'agneau se trouvent toujours parmi nous. S'il était en mon pouvoir d'empêcher cette destruction sacrilège, je ne l'aurais pas fait, car les sentiments froissés trouveront un jour moyen d'exprimer leur mécontentement d'une manière efficace.

LE 22 NOVEMBRE. — Ce n'est pas avec Vichy que Hitler est obligé de compter, c'est avec le peuple français. L'opinion française réduite à de misérables moyens d'expression trouve encore la possibilité de se faire entendre : une phrase imprimée par-ci, un défi jeté aux Allemands, à Paris ou ailleurs, un acte de sabotage, et par-dessus tout cette cloison épaisse qui entoure les Allemands en France et les sépare du peuple. Il est clair que nous ne voulons pas collaborer. Les Allemands sont obligés de nous imposer la chose de force. Mais le moment est proche où Hitler devra compter ses soldats. Les efforts de repopulation tellement bien organisés au delà du Rhin n'avancent pas au même rythme que la blitzkrieg. Aussi doit-il ménager le gouvernement de Vichy et « parlementer » avec lui.

Mais les Anglais et les Américains qui sont hypnotisés par Vichy se trompent totalement. Vichy n'est pas la France ; Vichy ne changera pas la France. Il a eu son époque d'utilité, et peut-être même de grandeur, au temps où la population se déversait sur les routes dans une confusion immense. Depuis lors, le pays a grandi dans sa haine du conquérant, dans la connaissance précise de ce qu'il veut sauver et de ce qu'il veut devenir. Les Français ont tous réussi à sortir des ténèbres de la défaite pour se diriger vers le phare des traditions et de l'espoir. Chacun possède des souvenirs, des affections particulières et des désirs secrets. Cette multitude de volontés qui travaillent séparément, cherchant à exprimer des préférences, est convergente, et son unité remonte au XVe siècle. C'est le mystère du sol natal et du ciel qui lui sert de toit. Au moment où la France semble vaincue, un phénomène magnifique se produit : un courant pur et fort traverse tous les Français, balayant les discordes et les différences, comme des fétus de paille. Voilà ce qui se trouve derrière Vichy ; voilà ce que Vichy essaye, mais en vain, de tenir en échec. Il fut un temps où Pétain symbolisait le pays. Il était encore Verdun ; mais depuis lors, chacun a vécu son Verdun. Nous ne croyons plus dans la sagesse des vieillards.



LE 7 DECEMBRE. — Vous auriez dû me voir, il y a un moment, esquissant un pas de danse autour de la table. J'ai été voir B. hier ; il m'a assuré que les possibilités de collaboration sont mortes. Tout le monde est prêt à agir au premier signal. Et ce matin, à la messe de 7 heures, Mlle P. m'a donné les impressions d'un monsieur qui s'occupe du transport des produits alimentaires entre Paris et Marseille. La situation est de plus en plus tendue dans la capitale. La haine contre les troupes d'occupation grandit de jour en jour. Les Allemands deviennent comme des chiens grognons. Mauvais signe chez les vainqueurs. La sérénité wagnérienne semble les abandonner. En dernier lieu, l'idée que Hitler aurait le même sort que Napoléon en Russie se répand.

LE 8 DECEMBRE. — Il me reste juste assez de place pour une ligne. Le monde est en feu cette fois-ci. Nous restera-t-il quelque chose à manger et une pierre pour reposer nos têtes ?

LE 14 DECEMBRE. — Ce n'est pas sans difficultés que les Etats-Unis pourront s'assurer la victoire finale. 1.000.000 de Japonais sobres et forts : une discipline de fer, une organisation parfaite, la conviction de se battre pour l'existence, sont autant d'éléments de réussite. Mais l'Amérique se bat pour sa place au soleil ; son courage atteindra certainement l'héroïsme.

LE 11 JANVIER 1942. — La radio suisse a fait un examen général de la situation. Le speaker a terminé en démontrant la nécessité des valeurs spirituelles au moment de la paix. Le monde aura alors besoin de la France. Je me suis grisée par ces mots, et pendant une minute, j'ai vu mon pays dirigeant le monde, et les rêves de ses poètes réalisés, dans leurs idéaux de justice, de liberté et de beauté. Je suis toujours étonnée par l'influence des mots, alors que celui qui les prononce est invisible.

LE 20 FEVRIER. — Hier, jour de marché, il avait neigé, et durant la nuit tout avait gelé, si bien que l'on ne pouvait pas trouver un seul panier de légumes alentour. Une chose extraordinaire s'est produite : une femme avait apporté deux canards et s'était installée pour les vendre. S'il avait fait moins froid, je serais restée pour assister à la scène. 200 francs de bénéfice au moins ! Pensez donc ! de la viande sans carte !

Espérons que le blé ne gèlera pas.

LE 9 MARS. — Si je meurs sans vous avoir vu, pensez que c'est seulement un vieux corps et une vieille tête que vous n'aurez pas vus ; mon âme vit en vous.

J'ai été chez les J. Nous avons parlé des bombardements anglais sur la France. Vous êtes le seul auquel je puisse dire combien cela m'a amusée intérieurement. Essayez d'imaginer leur indignation : la France a cessé de se battre, elle n'avait pas le choix. Faut-il que ses anciens alliés eux-mêmes l'attaquent ? Je sais que les victimes innocentes sont nombreuses, mais leur mort ne sera pas inutile. Mieux que tout autre peut-être, je connais la situation dans laquelle la France se trouve. Ceci est un produit de la guerre, il ne faut pas blâmer l'Angleterre.

C'est avec des cris de joie que les Français accueillent les avions anglais. Cela leur redonne l'espoir, tandis qu'avant ils ne faisaient que survivre.

Combien tout est complexe ! En dépit des souffrances morales que l'armistice m'avait causées, j'étais en quelque sorte apaisée, car cela répondait à un instinct physique de contentement à l'idée que le sang français allait cesser de couler. La situation est changée, nous avons changé !

LE 12 MARS. — Nous vivons aujourd'hui les instants les plus tragiques de la guerre. Que nous apportera le printemps ? Je me suis laissée envahir par l'appréhension. Mes amis essayent à leur tour de me remonter et c'est à moi d'être découragée. J'essaye d'obtenir les aliments nécessaires. J'y parviens en général avec quelque subsides. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

Les Allemands font l'impossible pour nous convaincre de la cruauté des bombardements. Les Français ont reçu l'ordre de se montrer indignés, mais les Français détestent obéir à des ordres. Une messe a été célébrée dernièrement pour les victimes. Les officiers allemands ont manifesté leur sympathie et exprimé leur réprobation contre ces actes injustes et cruels. On est bon chrétien ou pas !

A Paris, des jeunes gens et même des hommes d'âge mûr disparaissent mystérieusement. Quand leurs mères et leurs femmes essayent d'obtenir des explications, elles sont reçues par des officiers arrogants et ironiques, qui les renvoient brutalement. Les hommes qui ont disparu ont été mobilisés de force et envoyés sur le front russe.

LE 20 MARS. — J'ai enfin réussi à obtenir Boston. Ces radiodiffusions sont splendides et ne doivent pas être du goût des Allemands. Je vois que l'on aime la France en Amérique et que l'on comprend sa situation.

La France est magnifique dans son esprit de lutte. Radio-Boston nous a parlé de Saint-Exupéry, Maritain et d'autres « qui apportent la connaissance et l'appréciation de la pensée française en Amérique ». Vous ne pouvez vous figurer combien cela me touche. Votre pays est le seul dont je voudrais voir venir la délivrance, car ce serait, j'en suis sûre, un mouvement spontané. Nous aurons d'ailleurs payé notre liberté assez cher. Mais qu'importe, si un jour nous sommes libres !

LE 25 MARS. — Chaque soir, à 10 heures, je suis près de vous par la radio de Boston. Ce que j'ai entendu hier soir semblait tellement encourageant que je n'ai pu retenir mes larmes. Ce grand pays comprend ce qui nous empêche de manifester notre amitié et de suivre l'impulsion qui nous pousse par delà les océans. Cette impression peut être très sentimentale, mais tellement spontanée que je n'ai pu résister au désir de la partager avec vous.

LE 19 AVRIL. — Jean Nohain, connu dans le temps sous le nom de Jaboune, parle souvent à la radio. Je me souviens d'une histoire qu'il racontait hier : Trois enfants étaient sur le point de naître, mais ils avaient entendu tant de choses horribles sur ce qui se passait dans le monde, qu'ils allèrent trouver le bon Dieu pour le supplier de ne pas les envoyer. « Gardez-nous, ô Seigneur, disaient-ils, à moins que vous ne trouviez un pays où la vie serait supportable. » Dieu qui entend les prières des petits enfants (ceci est une addition de mon cru) regarda autour de la planète et fut fort embarrassé. Il dit ensuite : « J'ai découvert sur ce globe terrible un pays où la terre est bonne, où les habitants sont humains, où les lacs sont bleus et où les champs sont verts. » Et il fit naître les trois enfants sur le sol de France.

Combien je préfère ce genre d'histoires aux radiodiffusions où l'esprit français fait totalement défaut, par ordre allemand...

LE 30 AVRIL. — Le pays est dans l'attente. On a fait une demande de blé. Le blé est-il caché ou manque-t-il vraiment ? Le maître de l'heure prétend avoir donné une recette pour éviter la famine. Les Français ne l'ont peut-être pas appliquée, ou bien pensent-ils que le retour de 800.000 paysans prisonniers donnerait de meilleurs résultats ? Il sera difficile de subsister d'une moisson à l'autre.

(Lire la suite à la page suivante)



Les boutiques fermées, les rues désertes, un rare passant suivi de loin... Voici une image de Paris occupé, d'après le film « Joan of Paris » produit à Hollywood.

LE 3 MAI. — On dit que Hitler aurait décidé de ne plus fusiller les otages : ils pourraient être envoyés en Allemagne et condamnés aux travaux forcés. Si ce peuple rapace n'est point victorieux, il aura du moins fait le nécessaire pour se faire connaître et apprécier à sa juste valeur. De la façon dont Hitler agit, il semblerait qu'il soit conseillé par ses ennemis.

LE 11 MAI. — Combien de fois ai-je entendu cette remarque : l'Allemagne ne peut pas gagner la guerre ! Un prisonnier écrit : « Mon cousin souffre de troubles internes très sérieux. » Un autre : « Les cloches sont parties sans espoir de retour. » Ces deux phrases courtes, très courtes, nous donnent beaucoup d'espoir. En 1918, la disparition des cloches avait eu lieu peu de temps avant la chute de l'Allemagne.

LE 14 MAI. — La fête de Jeanne d'Arc a été célébrée avec enthousiasme. Cette manifestation de gratitude serait belle, si seulement il n'y avait pas un arrière-goût de soumission à l'ennemi. J'aimerais que nous ayons une seconde héroïne, si les temps modernes pouvaient produire des êtres semblables !

Boston donne tous les jours à la suite des nouvelles un commentaire politique qui excite fortement ma curiosité. Ce sont particulièrement les événements de France que l'on discute. J'en suis profondément touchée, fière même, mais triste en même temps de voir mon pays mis sur la sellette jour après jour. Les Etats-Unis ne devraient pas nous blâmer. Ne comprennent-ils pas qu'il nous est formellement défendu de répondre à leurs appels ?

Je remarque que vous êtes beaucoup mieux renseignés que nous sur ce qui se passe dans la France martyrisée. Tous les commentaires d'hier soir concernaient les victimes tombées sous les coups de nos maîtres. Je n'avais pas réalisé qu'elles étaient aussi nombreuses. 150 otages fusillés en une semaine ! C'est une petite armée qui paye de sa vie l'amour de la France pour l'indépendance. La peine que vous éprouvez quand vous perdez sur le champ de bataille les êtres qui vous sont chers est-elle comparable à notre indignation et à notre furie impuissante ? Que ceux qui nous comprennent et nous apportent leur amitié cessent de demander ce que nous ne pouvons pas donner. Nos désirs et nos espoirs qui sont immenses devraient leur suffire.

Heureux ceux qui peuvent s'abstenir de penser ! Ils se réveilleront un jour esclaves ou libres, mais au moins ils n'auront pas souffert cette terrible incertitude.

LE 25 JUIN. — Je parlais au Docteur S. et lui demandais s'il conservait sa confiance. « Absolument, répondit-il. Je considère la situation excellente. Puisque l'Allemagne n'a pas gagné la guerre en 1941, elle ne peut plus gagner contre une Angleterre alliée aux Etats-Unis et dont la force augmente sans cesse. » Cela m'a renforcée dans mes espoirs. Ainsi, peu à peu, les impressions favorables grandissent en nous, et les moments de doute se font de plus en plus rares. Nous traversons tant de souffrances, que seule l'idée d'une délivrance complète peut nous faire résister.

LE 29 JUILLET. — Je ne veux plus vous raconter les belles choses que Nohain nous disait à la radio. Le programme des « enfants qui chantent » a été supprimé, sans explications. Il y avait là sans doute trop de réelle gaîté. Nous n'avons pas droit à cette heure de délassement qui nous permettait d'oublier nos peines, tandis que les nerfs de nos voisins de l'autre côté du Rhin sont tendus à en craquer... Drôle de position pour des vainqueurs !

LE 31 JUILLET. — Ce matin, Hitler conseillait à l'Angleterre de ne pas ouvrir un second front. « L'armée anglaise n'entrerait pas, disait-il, dans Berlin en triomphe, mais en chaînes. » J'attendais des conseils semblables en ce qui concerne les raids sur l'Allemagne.

L'autre jour, j'ai vu une femme avec deux enfants en larmes. Son mari, prisonnier, avait réussi à s'échapper. Il venait d'être capturé, et comme il est juif, son cas est clair. Combien de scènes de ce genre ! Les Juifs partagent l'immense tragédie qui est la nôtre, mais ils souffrent encore plus.

LE 7 AOUT. — Je me tourne vers l'Amérique dans ma détresse. Nos soldats ont reçu la permission de s'enrôler dans l'armée ennemie, « afin que la France ne soit pas en dehors de la croisade qui se livre contre le bolchevisme, peste de la civilisation ». A Paris et dans toute la France, ceux qui refusent de partir perdent leurs cartes de ravitaillement. Les gens qui viennent des régions bombardées de l'Europe asservie affluent vers la France. Ceux-ci ont droit à une double ration, et ils ont la priorité partout. Si, à notre tour, nous ne trouvons plus rien, il nous est défendu de protester. Mon cœur bondit d'indignation, une indignation que je dois sans cesse réprimer...

LE 8 AOUT. — Je rassurais dernièrement un vieux paysan, en lui disant que ses ennuis ne dureraient pas longtemps. Il répondit d'un ton inexprimable : « Assurément ! Et si les autres gagnent (et son doigt pointait vers le sol), nous aurons bien fait de nous habituer à la misère, car rien ne changera ! » N'est-ce pas vrai ? Pouvait-il penser autrement ?

LE 31 AOUT. — Enfin ! c'est le dernier jour du mois d'août ! Vivement que les mois passent, afin que l'aube de notre libération se lève. J'ai résisté à la défaite ; pourrais-je supporter la joie de la libération ? Nous sommes nombreux les « jeunes » de mon âge, qui nous posons la même question, tant nos pauvres cœurs ont perdu l'habitude du bonheur.

Un industriel de Paris prétend que les Allemands vont dévaster le pays. Cela ne fait pas de doute, mais nos pieds sont profondément enracinés dans notre sol.

LE 3 SEPTEMBRE. — Je soupçonne mon épicier d'être collaborationniste. Les rations sont de plus en plus maigres (125 gr. d'huile, 200 gr. de beurre, 500 de sucre, 140 d'une matière qui contient 20 gr. de café ; et c'est tout pour un mois). Plus de fromage, de riz, etc. Quand je reçois ma part, au lieu de me plaindre, je dis : « Tout ça ! Moi qui pensais qu'il n'y aurait rien ce mois-ci ! Comme il (Hitler) est bon pour nous ! » Le bonhomme se demande si je me moque de lui. Sa femme ajoute : « Au moins **vous** comprenez, **vous** savez que nous ne pouvons rien. » Et je lui fais la réponse du paysan : « Oui, Madame, nous faisons bien de nous habituer à la misère, car si ce régime dure, elle durera aussi. » Je sens que la logique les irrite.

LE 15 SEPTEMBRE. — Le 11 septembre était le jour de la mort de Guynemer. Le speaker de « notre radio », d'ordinaire plutôt endormi, s'est réveillé pour parler du héros. Ce souffle de France semblait si pur, que nous nous sommes sentis ranimés. Durant la journée, nous nous saluions en disant : « Avez-vous «vu» Guynemer ? » Et c'étaient des éclats de rire : nous étions heureux. Pour les forces d'occupation, c'était du grec. Les Allemands ne peuvent pas comprendre. Pouvoir encore rencontrer des gens qui pensent comme nous est la seule joie qui nous reste !

LE 20 SEPTEMBRE. — Je reviens de la messe de 9 heures. Bientôt il ne fera plus assez clair à cette heure pour pouvoir aller à la messe, car bientôt, à 9 heures, il sera 7 heures. Les Allemands veulent nous laisser le souvenir le plus exécrable de leur passage, et ils ne négligent rien à cet effet. Naturellement, ceci est peu à côté des exécutions qui augmentent chaque jour. Avez-vous entendu parler de la bombe qui a explosé au Rex, ce fameux cinéma des Champs-Elysées, où je n'allais jamais ? L'apparence colossale de l'endroit plaisait à ces messieurs qui en avaient fait le temple de leurs réunions. La bombe a fait un mort et plusieurs blessés. Nous payerons cela cher !

On s'attend à un hiver rigoureux ici. Pouvons-nous faire autrement que de souffrir ? Nous ne pouvons même pas nous défendre ! Si les pays, en tant qu'individus, grandissent par les épreuves, le nôtre sera immense, après la guerre...

(*D'après « The Atlantic Monthly »*)

A Trafalgar Square, l'orchestre des « Grenadiers Guards » donne son premier grand concert symphonique.

PRINTEMPS LONDONIEN

Ciels brumeux et froidure ont, à Londres comme ailleurs, fait place à une température clémente. Les habitants de la capitale britannnique ont vite fait de reprendre leurs habitudes estivales, et squares et places publiques grouillent à nouveau d'une foule ardente. Au quatrième printemps de la guerre, les Londoniens, plus optimistes que jamais, envisagent l'avenir avec sérénité. La victoire du front africain y est pour quelque chose.



Le soir, les « Pubs » connaissent une grande vogue et la « serveuse » du bar a fort à faire...



Les ciné

Sur un abri public, la fanfare des « Welsh Guards » exécute des concerts en plein air qui attirent une foule compacte et enthousiaste.



A Regent Street, la circulation a repris une certaine activité. Mais nous sommes loin encore des temps de paix où celle-ci était intense.



...émas font salle comble et, aux guichets, un public nombreux se presse.

LA FIN D'UN PORTE-AVIONS

Il y a quelque temps, à la radio de Berlin, un officier en service dans les sous-marins racontait la chasse et l'attaque d'un navire porte-avions. Quelques semaines plus tard, à Londres, un officier britannique faisait le même récit. Tous deux avaient été parmi les protagonistes du drame de l'« Eagle », porte-avions de la marine britannique qui fut coulé en Méditerranée. Le magazine « American Mercury », dont nous tirons le récit qui suit, a fait un parallèle entre les relations des deux témoins oculaires du drame. Voici les deux versions, dans leur impressionnante réalité. La version allemande est en italiques.

Quel spectacle merveilleux pour un vieux loup de mer ! Une puissante escadre de bataille, bariolée aux couleurs neutres du camouflage, fendant les flots en parfaite formation. En tête, le « Nelson », coupant les vagues de son étrave puissante, comme si la mer entière lui appartenait. C'était notre navire-amiral : le commandant de l'escadre était à son bord. Puis venaient les croiseurs. Des essaims de destroyers patrouillaient de tous côtés. Notre navire était le porte-avions « Eagle ». C'était un navire capable de naviguer par n'importe quel temps, sur n'importe quelle mer. L'on nous appelait les « yeux de la flotte ». A l'intérieur de la double rangée des unités de guerre, les cargos et les pétroliers, enfoncés dans l'eau jusqu'à la ligne de flottaison par leur chargement, poussaient au maximum. Au moment de quitter Gibraltar, nous avions assisté à un service religieux. Ensuite, ce fut le départ, accompagné des hymnes de circonstance : « Abide With Me » et, pour terminer, « God Save The King ».

« A vos postes de combat ! Objectif : l'Eagle ! »

C'est entouré de toutes parts par la mort que notre sous-marin commence cette attaque extraordinairement audacieuse. Nous sommes seuls, et, devant nous, une seule perspective, quelle que soit l'issue de l'attaque : le sommeil éternel au fond de la Méditerranée, pour le sous-marin et son équipage.

« Objectif : l'Eagle ! » Combien ces mots sont chargés de sens ! D'autres sous-marins ont pris part à l'opération, mais la proie tant convoitée, l'Eagle, nous appartient à nous seulement. Ainsi que notre commandant nous l'explique, c'est une manœuvre classique, bien préparée dans tous ses détails, et dont le succès ajoutera une page de gloire à notre histoire.

Partir en convoi à travers la Méditerranée, c'est tout comme si l'on se trouve au bout d'un tremplin, essayant de rassembler suffisamment de courage pour plonger. L'on se rend compte que les événements se précipiteront à une cadence rapide, et cela provoque en soi une sorte de surexcitation. Nous avons déjà escorté plusieurs convois dans des circonstances plus que désagréables. Nous avons perdu plusieurs bons camarades. Mais il n'est pas un seul homme à bord qui ne donnerait tout ce qu'il possède pour effectuer le voyage jusqu'à Alexandrie.

La tension est presque insupportable. Notre commandant a l'œil collé au périscope. Pour les membres de l'équipage, ses ordres claquent comme le pistolet de départ d'une course. Attente, attention, et puis la détente pour obéir. Soudain, il demande un cognac, puis un second, ensuite un troisième. Alors nous comprenons que nous avons franchi le barrage extérieur de destroyers et que nous nous trouvons à l'intérieur du convoi. La situation est extrêmement dangereuse, mais un sourire illumine le visage de chacun de nous. La mer est très calme, et le périscope qui émerge doit être parfaitement visible. De plus, n'importe quel avion patrouilleur, passant au-dessus de nous, pourrait nous apercevoir.

C'est une journée idéale ; une brise légère souffle avec douceur, juste de quoi maintenir la fraîcheur de la température. Le ciel est d'un bleu parfait. Le navire se balance lentement, propulsé par ses machines dont le ronronnement donne l'illusion d'une cage pleine de tigres satisfaits. J'ai fini mon tour de garde et, installé à l'ombre de l'aile d'un avion, j'écris à ma femme. Les camarades se promènent au soleil ; l'un d'eux joue un air sur son harmonica. L'heure est douce, et pour rien au monde je ne donnerais ma place sur le navire.

— Jamais de ma vie je n'ai vu autant de drapeaux britanniques à la fois, dit notre commandant en contemplant à travers son périscope les navires qui croisent lentement autour de nous.

Mais un officier de la marine allemande ne doit pas se laisser tenter par l'abondance des cibles offertes. Le désir de placer une torpille dans le flanc du navire le plus proche est irrésistible. Si l'on ratait l'objectif principal ? Notre brave commandant tend la main pour un autre cognac, et calcule le temps. Je le vois perdre son calme une seule fois : lorsque l'« Eagle », zigzaguant avec le convoi, vire dans notre direction. « Sakrament ! » jure-t-il, alors que sa figure tourne au rouge. Mais immédiatement il se reprend, et redevient l'instrument allemand de destruction. Quel calme merveilleux, quel ton tranquille pour donner des ordres rapides ! Dans l'espace réduit, nous pouvons entendre son cœur battre...

Soudain, nous nous trouvons au delà du dernier obstacle : devant nous se dessine la masse gigantesque de l'« Eagle ». Finalement, le gibier se trouve dans notre champ visuel. « Prêts au feu ! » ordonne le commandant d'une voix brève. Nous savons ce que cet ordre signifie. La victoire est à nous. Bientôt, nos torpilles fileront vers l'objectif ; bientôt, destroyers et navires d'escorte se précipiteront vers nous et les charges de profondeur exploseront tout au long de nos flancs. Nous ne nous arrêtons même pas à la considération des chances de survivre. Elles n'existent pas. Mais lorsque nous sombrerons, l'« Eagle » coulera avec nous. Côte à côte, gibier et chasseur iront dormir de leur dernier sommeil dans les profondeurs de la mer. Mourir dans ces conditions, c'est une joie. Il est 1 heure 15 de l'après-midi.

L'immense plate-forme d'envol penche maintenant suivant un angle dangereux, et les avions glissent l'un après l'autre dans l'eau. Par bonheur, aucun incendie n'a éclaté jusqu'à maintenant, mais je m'attends à voir les flammes d'un instant à l'autre. Le navire n'arrête pas de dégorger de toutes parts du carburant.

Soudain, quelqu'un me crie un avertissement. Un paquet d'obus pesant chacun plus de cinquante kilos, rompant ses attaches, roule à toute vitesse sur la plate-forme inclinée. De toutes mes forces, je crie pour avertir les hommes qui ne voient pas venir ces bolides d'acier. Peine perdue, ils ne m'entendent pas. Les obus les atteignent, les bousculent, les projettent en l'air comme des pantins. Plus tard, j'ai rencontré l'un de ces infortunés, auquel l'accident avait coûté une fracture à la jambe. Le malheureux ne savait pas encore par quelle sorte de projectile il avait été frappé.

La lutte du colosse contre la mort dure près de deux minutes, et nous l'entendons couler : un fracas inoubliable, une sorte de chant d'agonie qui jaillit du métal qui s'éventre, des chaudières qui explosent. Puis, l'épave du porte-avions britannique passe à côté du sous-marin, en route pour sa dernière demeure, dans les profondeurs de la Méditerranée.

Aussitôt que je me rends compte que le navire est perdu, je me précipite dans la mer couverte d'huile nauséabonde, et je nage vers un radeau qu'on a pu mettre à l'eau. Les émanations de l'huile fumante sont écœurantes au possible. Quelques rescapés, sur le radeau, me tendent la main. Puis j'entends des voix qui disent : « Il s'en va ». Je me retourne et je vois l'« Eagle » sombrer. Bientôt, je n'aperçois plus que quelques remous, dans lesquels tourbillonnent des ailes d'avion brisées.

Silencieusement, nous nous éloignons de l'enfer qui s'est déchaîné au-dessus de nous. Que n'aurais-je donné pour pouvoir demeurer et contempler le spectacle à la surface ! Comme j'aurais aimé voir les Britanniques déchirés et projetés en l'air par les charges de profondeur de leurs propres navires !

Les centaines d'hommes qui n'ont pas sombré avec le navire ont sans doute trouvé la mort, hachés par les hélices des autres navires d'escorte.

A bord du sous-marin règne un silence absolu. Seul le ronronnement des moteurs nous parvient, comme un message rassurant. Au dehors, les détonations des charges de profondeur s'affaiblissent au fur et à mesure que nous nous éloignons.

Ensuite, c'est la détente : nous crions, nous rions, nous allons tous serrer la main au commandant, entendre ses paroles de louange. Au crépuscule, nous lançons notre message de victoire. Nous savons maintenant que, pendant que nous continuons à explorer les profondeurs de la Méditerranée, notre Führer annonce, dans un communiqué spécial, notre succès au peuple allemand.

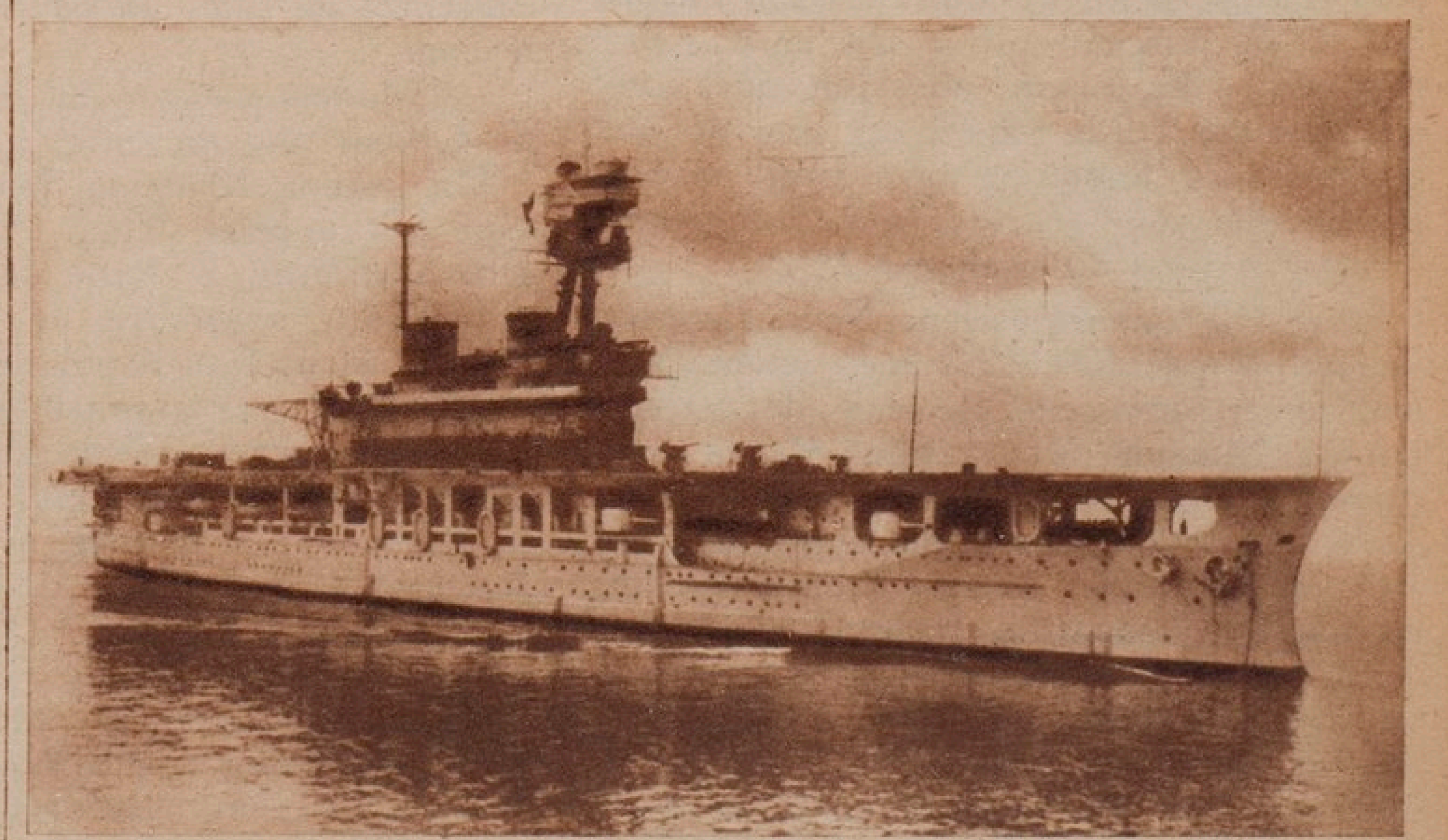
La mer semble endormie dans un calme parfait, et, soudain, je me sens très seul. Tout s'est passé en trois minutes. Cinq minutes plus tôt, je pensais que les gars du désert auraient aimé être là, à côté de moi, contemplant le spectacle enchanteur de la Méditerranée. Devant nous, au loin, les mâtures des autres navires du convoi sont encore en vue. Ils ne se sont pas arrêtés, car, quoi qu'il arrive, le convoi doit poursuivre sa route. A part l'un des nôtres qui est blessé, nous sommes tous indemnes sur le radeau. Je suis encore en train de calculer quelles sont les chances de nous en tirer, lorsqu'un destroyer surgit à courte distance.

Les cordes que l'on nous a jetées sont gluantes d'huile. Il est difficile de grimper dans ces conditions. Finalement, des échelles de corde sont descendues. Nous montons à bord : au loin, les échos des charges de profondeur parviennent encore jusqu'à nous « Ce commandant allemand a du cran », dit un officier du destroyer.

Lorsque notre commandant monte à bord, nous nous groupons autour de lui pour pousser un hourra en l'honneur de notre navire. Même les blessés rendent ce dernier hommage à l'« Eagle ». Nous ne sommes pas démoralisés, mais nous nous sentons inutiles à bord de ce destroyer qui a une tâche à accomplir.

Gibraltar est silencieux. Débarqués, nous nous alignons pour nous compter : neuf cent trente hommes sont présents, dont soixante-sept officiers. Nos pertes ont été légères.

Le porte-avions « Eagle » n'est plus qu'un nom désormais. Pour nous autres, Allemands, sa fin est symbolique : au-dessus de notre compartiment des torpilles, nous avons inscrit en grandes lettres blanches : EAGLE.



...Notre navire était le porte-avions « Eagle ». C'était un navire capable de naviguer par n'importe quel temps, sur n'importe quelle mer...

NOUVELLE INÉDITE

Un seul couvert

Dans la grande salle à manger remplie de dîneurs en grande toilette de soirée, personne ne remarqua l'entrée de Madame Veuve Sami Pacha. Aucune conversation ne s'interrompit pour regarder au passage une femme âgée, corpulente, vêtue d'ottoman noir. Un instant, de sa haute stature, la nouvelle arrivée contempla les épaules nues, les chevelures bouclées. Des agrafes de diamants fermaient des colliers de perles. Le bruit des rires fusait. Des goulots dorés émergeaient des seaux à champagne, et sur les murs, multipliant les couleurs, la gaieté, la lumière des lustres à girandoles, des miroirs créaient un vertige d'infini. En habituée des palaces, Madame Veuve Sami Pacha chercha des yeux le maître d'hôtel. Penché au-dessus d'un jeune couple, il déployait la carte des vins, s'attardait, faisant sans doute écho à une plaisanterie. Enfin, il daigna apercevoir la nouvelle cliente de l'hôtel et, immédiatement, la classa d'un coup d'œil expert : « Etrangère riche et avare. Le quinze pour cent sur la note, et rien d'autre. » Puis il vint à sa rencontre avec une politesse condescendante et pressée :

— Par ici, Madame. Vous aurez une meilleure place demain, mais ce soir il y a affluence à cause du bal qui suivra le dîner.

Dans un coin, près de l'office masqué par un paravent, il indiqua une petite table, puis tendit le menu, et sans même attendre un mot d'approbation, il disparut en disant :

— Et toi, Joseph ! Sers le 17 !

Après quelques minutes d'attente intolérable, un garçon vint prendre la commande. C'était un extra qui devait servir pour la première fois. Il semblait sourd à force de stupidité. Il fit longtemps attendre une assiette de potage où flottaient quelques quenelles, la déposa en hâte et s'enfuit aussitôt. Madame Sami Pacha demeura seule avec sa stérile colère de veuve dépouillée de tout prestige. Désormais, sa fortune énorme ne l'empêcherait pas de n'être, en voyage, qu'une vieille femme démodée et lourde : «Joseph ! Sers le 17 !»

Le dépit empourpra un visage trop ridé pour être encore fardé. Sur les tempes dégarnies, une petite veine bleue s'enfla de colère. Dans un désir de revanche, un orgueil exaspéré ranima le souvenir des voyages d'autrefois, avec Sami. Dès l'arrivée à l'hôtel, quel empressement de la part des chefs de réception, du personnel ! Chacun semblait avoir à cœur d'honorer l'ancien ministre et les phrases à la troisième personne étaient des allusions flatteuses à un instant de gloire politique. Sami les acceptait avec un sourire, laissant à sa femme le soin de répondre : « Oh ! nous sommes ici en incognito... » et le mot traduisait bien la feinte de la modestie et le désir de marquer son rang. Même à l'étranger, surtout à l'étranger, Madame Sami Pacha tenait à faire revivre le personnage que son mari avait été, mais pour trop peu de temps, hélas ! La maladie, l'obligation de se retirer de toute vie publique, et lentement Sami était devenu un infirme, aveuglé par la cataracte et qu'il fallait conduire par la main comme un enfant. Mais même encore à ce moment-là, ce n'étaient qu'échines courbées, voix déférentes : « Oui, Monsieur le Ministre... » Alors, devant tant d'égards exceptionnels, les habitués de l'hôtel demandaient : « Qui est-ce ?... » puis répétaient à leur tour : « Sami Pacha, un homme politique qui a joué un rôle important... » Et le soir, au salon, quel sourire d'invite ! Ah ! qu'il est aisé de lier connaissance lorsqu'on peut tirer de son portefeuille une carte gravée rappelant un titre à rang d'Excellence !

Avec une sombre violence revenaient les images d'autrefois, chacune jetant son amertume inépuisable. Et seule, devant son potage, Madame Veuve Sami Pacha continuait à regarder les dos tournés, les visages indifférents sur lesquels elle ne pouvait mettre aucun nom. L'attente du bal mettait une animation montante parmi les dîneurs. Les grandes baies, largement ouvertes, encadraient une vue sur la montagne où s'attardait encore sur les cimes la lumière mauve du couchant. Il faisait doux et la fin d'une journée chaude exaltait l'odeur des pins. Malgré tant de douceur, le paysage, vu pour la première fois, semblait hostile à force d'indifférence. La veuve n'y voyait que dépaysement, condamnation à l'oubli. La carafe placée devant elle refléta un visage déformé, risible à force d'être ridicule, et la vieille dame détourna les yeux pour ne pas se reconnaître. Pourtant, sans jamais avoir été belle, elle aussi avait eu des années d'éclat. Un mariage d'ambitieuse, la satisfaction de régner et toute sa personne avait reflété une dignité fière, une volonté de puissance qui impose le respect mieux que la beauté. Pendant longtemps elle avait été orgueilleuse de sa taille élancée, de son port de tête, de son maintien redressé, et lorsque, aux côtés de Sami, elle faisait son entrée dans quelque fête officielle, elle sentait bien, à l'hommage des regards, que son allure impérieuse était celle d'une reine. Et, tout d'un coup, la vieillesse, la brusque déchéance physique, la silhouette qui se tasse, s'alourdit, la nuque qui ploie sous la graisse et le collier de diamants paraît ridicule sur la peau flasque du cou, et dans les cheveux trop roux à force d'être teints, la main fripée hésite à agrafer un bijou. Mais, année par année, elle avait persisté à mener dans sa villa somptueuse de Ramleh le même train de vie, entretenant les mêmes relations flatteuses, et chaque jour il fallait écouter quelque quémandeur, le nom, la fortune continuant à maintenir une illusion de pouvoir. Mais ici, à l'étranger ? « Joseph ! Sers le 17 ! »

Manger seule, en silence, lui parut tout d'un coup intolérable. Elle fit signe au garçon :

— Envoyez-moi chercher immédiatement... (elle chercha, n'osa pas dire : ma femme de chambre, Nina n'était pas une femme de chambre, et trouva enfin) ma demoiselle de compagnie. Dites-lui qu'elle vienne ici.

— Quel numéro ? demanda le garçon.

Et comme elle semblait ne pas comprendre, il répéta :

— Je demande quel numéro de chambre ?

— J'ai l'appartement 55, répondit sèchement Madame Sami Pacha, en accentuant le mot « appartement ».

Mais le garçon se contenta de dire :

— 55, c'est bien 55 ?

Puis il disparut comme affolé.

Le potage se figeait sur les bords de l'assiette. Madame Sami Pacha repoussa son couvert avec dégoût. A l'autre bout de la salle, elle crut reconnaître un visage et ajusta son face-à-main. Oui, c'était bien Chaker Bey, un ancien collègue de Sami. Mais qu'il avait vieilli ! Pour la première fois elle le voyait sans tarbouche et sa calvitie luisante avait quelque chose de choquant. Elle sourit de le surprendre en compagnie d'une jeune personne un peu voyante et, comme il tournait les yeux de son côté, elle salua, mais son salut n'eut pas de réponse. Alors, elle se sentit définitivement oubliée, déjà retranchée du temps, et une peine nouvelle lui serra le cœur.

Le garçon vint changer son assiette et présenter un plat, un soufflé au fromage, brûlant.

— Mademoiselle avait fait dire qu'elle descendait tout de suite.

Un instant, Madame Sami regretta d'avoir fait appeler Nina. Pourquoi s'était-elle aventurée à partir seule avec cette petite sotte sournoise, une orpheline élevée par charité, et depuis un an à son service ? Peut-être aurait-il mieux valu emmener en voyage une de ses nièces ? Mais alors, quelle responsabilité ! La jeunesse de nos jours est égoïste, avide de plaisirs. Il vaut mieux l'avoir à sa solde pour lui faire accepter le poids de l'autorité. Les yeux au loin, la vieille femme, emmurée dans son amertume, ne voyait plus qu'hostilité, complicité muette liguée contre elle. Tout d'un coup, une exclamation frappa ses oreilles :

— Regarde cette jolie fille qui vient d'entrer...

Ses voisins proches tournèrent la tête dans un mouvement d'ensemble. Machinalement, elle suivit leurs regards. Rayonnante de fraîcheur dans une longue robe de voile à fleurs, une jeune fille s'avançait, la joie sur le visage. Elle marchait avec grâce. Un grand sourire montrait ses dents parfaites et mettait sur toute sa figure l'éclat de la vraie jeunesse où chaque heure est attente passionnée. Avec stupeur, la maîtresse reconnut sa servante. Pour la première fois éclatait aux lumières d'une salle de fête le rayonnement d'une beauté qu'elle s'était acharnée à cacher sous un uniforme de livrée, et cette révélation triomphante, au soir même de sa défaite, l'atteignait en plein cœur.

— Qui est-ce ? Elle est ravissante.

Les lèvres serrées, le visage crispé, sentant croître en elle une jalousie haineuse, la vieille femme regardait. Nina s'avançait avec la légèreté du bonheur. Dans son maintien, nulle timidité, nulle raideur, mais l'assurance que confère une grâce naturelle.

— C'est vrai, elle est charmante.

Un vieux monsieur penchait le buste pour mieux voir. Un myope chercha ses lunettes, et un bref silence descella l'impression générale. Puis un colloque reprit à la table voisine :

— C'est ce qui s'appelle faire une entrée, et sans même avoir l'air de s'en rendre compte.

— Aux innocents, les mains pleines.

Le maître d'hôtel accourut au-devant de Nina : « Par ici, Mademoiselle. » Il se précipita pour indiquer le passage et, arrivé à la table 17, près de l'office, il eut cette excuse :

— Si j'avais su... je vous aurais mieux placée. Cette table est trop petite pour deux. Mais demain, sans faute...

Il avança une chaise.

— Et que prendra Mademoiselle ?

— Merci, j'ai déjà dîné dans ma chambre.

Et, levant la tête, Nina sourit au maître d'hôtel. Il salua et partit.

— Assieds-toi donc. Tu ne vois pas que tout le monde te regarde ?

La voix de la vieille femme vibrait de colère.

— Et cette robe, d'où vient-elle ? Comment as-tu une robe de soirée, toi ?...

Le dernier mot tomba, lourd de rappel à l'ordre.

— Vous ne la reconnaissez pas ? C'est celle de votre nièce Marie. Elle me l'a donnée le jour du départ. Cette robe ne lui allait plus. J'étais en train de l'essayer pour la première fois lorsque vous m'avez fait appeler...

— Ah !... C'est pour cela que tu es venue si vite. Je comprends maintenant. Tu savais qu'il y aurait bal, ce soir. Dis, tu as parlé à quelqu'un ?

La voix se fit doucereuse, invitant à oser confier un espoir.

— De la fenêtre de votre chambre, on voit l'orchestre et la piste. On dansera en plein air.

Nina parlait avec détachement. Sa feinte indifférence calma un instant sa maîtresse. Penchée sur son assiette, Madame Sami se mit à découper une aile de volaille, puis la déclara coriace, mal cuite et se plaignit de la nourriture. La cuisine des grands hôtels n'était plus ce qu'elle avait été avant-guerre. Tout avait changé et en pire. Jamais, autrefois, on n'aurait rencontré dans un palace comme celui-ci une clientèle si mélangée, ayant si peu de tenue. « Evidemment, Nina ne pouvait se rendre compte. Mais qu'est-ce que c'est que tous ces gens qui mettent les coudes sur la table, et ces femmes qui fument au milieu du repas... »

Et, phrase par phrase, elle dévida sa mauvaise humeur. Toute sa vie, elle avait eu besoin d'un témoin dans ses accès de révolte contre l'injustice universelle dont elle était victime. Et toute sa vie, le pauvre Sami avait dit : « Tu as raison. Mais calme-toi... » Il y avait deux ans déjà qu'il était mort, et, depuis, la veuve n'avait entendu que les flatteries intéressées de ses futurs héritiers ou l'approbation de commande des amitiés serviles. Puis était venue Nina, la demoiselle de compagnie, un peu femme de chambre, payée pour dire : « Oui, Madame », en orpheline sans possibilité de rébellion. Pourtant, malgré ses paroles d'obéissance et son attitude déférente, une réserve froide trahissait un jugement implacable, et devant certains silences de Nina, la maîtresse se sentait vaincue.

A la dérobée, Madame Sami Pacha examina la jeune fille assise en face d'elle. Comme cette robe du soir la métamorphosait ! Une toilette d'emprunt et toute la hiérarchie sociale était abolie. A bord, la sombre tenue bleu marine, mi-livrée, mi-uniforme de Nina, maintenait les distances, et dès le premier dîner dans la grande salle à manger du bateau, aucune confusion n'avait été possible.

Mais ce soir...

Très droite, le visage redressé, Nina regardait le spectacle de la salle en fête et elle souriait dans le vague. L'émotion de la nouveauté faisait rougir ses joues, son long cou nu, et, sous le mince corsage de voile fleuri, une respiration précipitée disait la fièvre, l'attente, l'impatience de vivre enfin de la vie ardente des riches, de participer à leur frénésie de plaisir.

— A qui souris-tu ? jeta Madame Sami Pacha.

— A personne, Madame. Je regarde. C'est si joli...

La vieille femme leva la tête et chercha dans la foule ce que sa vieillesse l'empêchait de voir: les sourires, la gaieté légère, l'appel des yeux et des attitudes, ce muet langage des civilisés, le soir en tenue de bal. Les garçons faisaient circuler des pièces montées et des corbeilles de fruits magnifiques. A une table proche, le bruit mat d'une bouteille débouchée. Deux coupes qui s'entre-choquent et, pardessus les verres pétillants de champagne, le double acquiescement d'un même « oui ». Mais tout cela, la veuve ne pouvait plus le voir. Sa courte vision égoïste s'arrêtait à sa solitude cernée d'indifférence et une malveillance inavouable lui serrait le cœur. Cette fille était là pour son service, uniquement pour son service. Allait-elle peut-être se mettre à croire que ce voyage serait un plaisir ?

— C'est si joli... répéta Nina plus bas, comme pour elle-même.

Sa jeunesse rayonnait d'espoir, et la robe de voile, à peine décolletée, révélait une beauté tendre, pour la première fois exposée aux regards. Et sur les épaules encore frêles, les bras graciles, chaque regard surpris au vol glissait comme un effleurement très doux. Tandis que le brouhaha des voix montait, que l'atmosphère d'une fin de dîner échauffait la salle, Nina, prise par le vertige de cette ambiance de fête, se mettait à inventer son destin. Une rencontre loin de la servitude quotidienne et toute la vie d'une jeune fille peut être bouleversée. Dans les romans, dans les films, la jeunesse gagne toujours, et l'amour se moque de toutes les barrières. Il n'y a qu'une noblesse : la beauté. Qu'une déchéance, mais irrémédiable : la vieillesse. Et dans un mono-

JEANNE ARCACHE

(La suite en page 15)



Un bataillon des Forces Françaises Combattantes défile.



Le tambour-major américain, en tête de la fanfare de son régiment.

L'imposant défilé des fusiliers marins britanniques devant l'estrade.

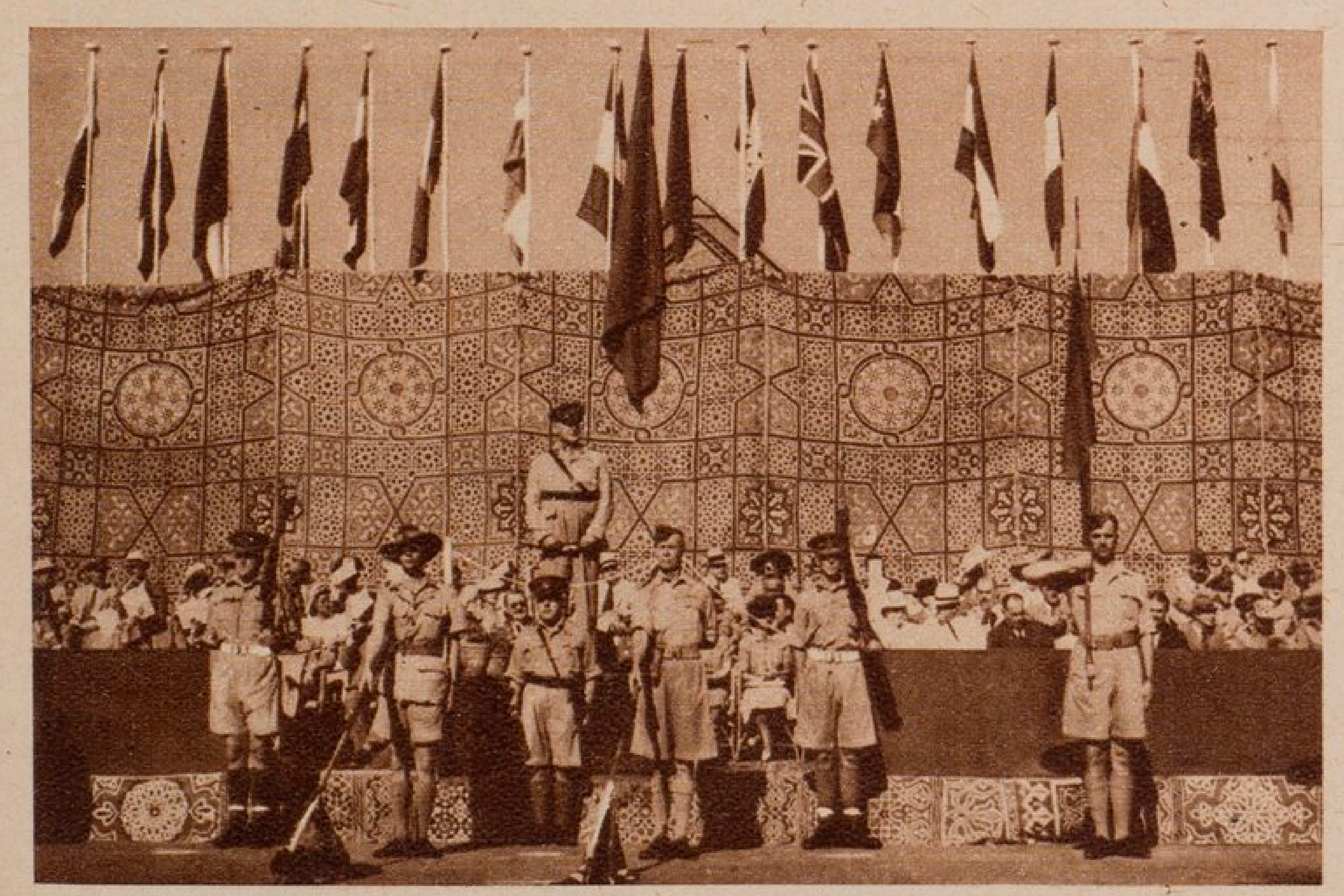
LA JOURNEE DES NATIONS UNIES

C'est par une manifestation grandiose que fut célébrée lundi dernier au Caire, comme à Alexandrie, la « Journée des Nations Unies ». Dès huit heures du matin, les rues de la capitale étaient encombrées par une foule innombrable massée sur le passage de troupes, aussi bien sur les trottoirs qu'aux fenêtres et sur les balcons d'où des quantités de fleurs furent jetées sur le cortège. Jamais Le Caire ne fut à pareille fête et jamais tant de représentants des diverses nations alliées ne se trouvèrent unis en un même élan de fraternité. Relevons du discours prononcé par le général Wilson, commandant en chef dans le Moyen-Orient, le passage suivant :

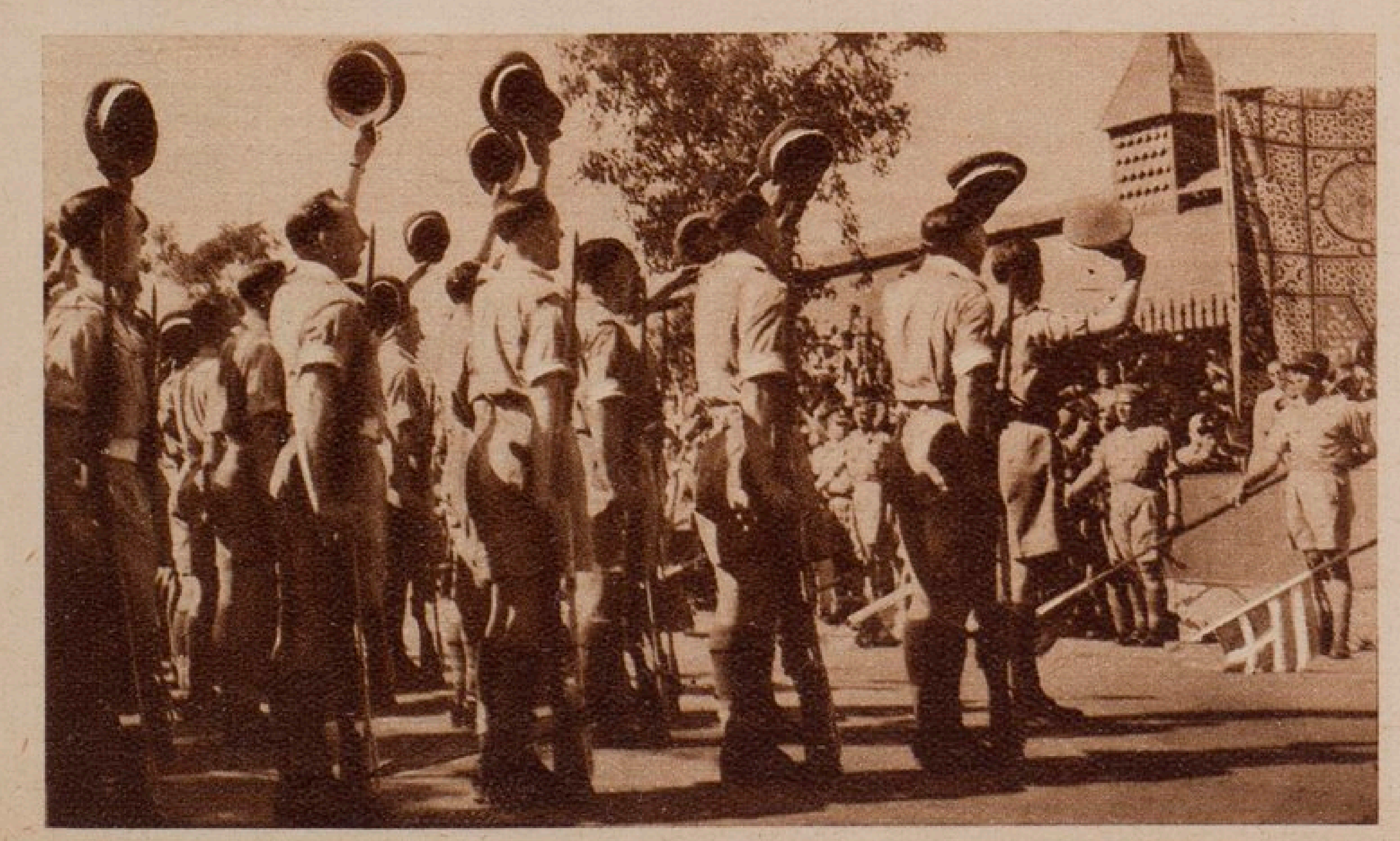
« Je suis fier de saluer non seulement les forces de l'Empire britannique, mais aussi un aussi grand nombre de nos alliés. Ensemble nous détruirons nos ennemis et assurerons l'indépendance de nos pays et le saint respect de la liberté. »



Les Waafs saluent sur leur passage les drapeaux des Nations Unies.



Le général Wilson, debout sur une estrade, prononce un discours.



Après la marque d'honneur qui a été faite au major Le Patourel et au brigadier Campbell, qui tous deux furent décorés de la V.C. pour actes de bravoure, des soldats anglais poussent des ovations enthousiastes.



La parade est terminée. La foule se disperse.

COMMANDOS DU DESERT

(Suite de la page 5)

Leur base étant établie à l'oasis de Koufra, et plus tard à Hon, en plein désert libyque, ils descendirent alentour, traversèrent des sables mouvants et des dunes élevées. Ils vécurent sur la nourriture qu'ils transportaient, et quand celle-ci fut épuisée, ils eurent recours aux Bédouins du désert. Ils durent se contenter de très peu d'eau, pendant des jours et des jours. Quand leurs véhicules furent abîmés, ils marchèrent, et continuèrent à marcher après que leurs chaussures fussent tombées en miettes ; leurs pieds déchirés laissèrent des taches de sang sur les dunes blanches et ondulantes.

LE TRAFIC VERS LE FEZZAN

Ils ont arrêté le trafic sur la route de Hon, qui dessert le Fezzan et la Libye du Sud, alors que la Huitième Armée se trouvait à Tobrouk. Ils parcoururent la distance vers Buerat en trois semaines, minèrent la route, effrayèrent les Italiens et firent quelques prisonniers qui répétaient continuellement : « Nous Italiens... Allemands gentils », croyant que leurs alliés nazis les avaient capturés. Leur travail terminé sur la route de Hon, ils coupèrent à travers la route côtière, à l'ouest de Syrte, attaquèrent un fort et firent quelques prisonniers. Un seul de leurs hommes était blessé.

Se sachant poursuivis, ils minèrent leurs traces et rentrèrent péniblement vers le camp. Le blessé, que les accidents de la route incommodaient fortement, gémissait sans cesse.

Le lendemain de bonne heure, ils entendirent le vrombissement des moteurs d'avions. Ils camouflèrent leurs voitures en un rien de temps et se préparèrent à la défense. Les prisonniers italiens attendaient le départ des avions avec autant d'impatience que les L.R.D.G. eux-mêmes.

Au bout de neuf jours qui se passèrent péniblement en marches forcées, interrompues par l'arrivée des avions ennemis, ils arrivèrent à leur base de Koufra fatigués. Mais le trafic vers le Fezzan avait été arrêté ; les troupes du général Leclerc purent passer sans rencontrer la moindre opposition.

DANS LA LIGNE MARETH

Pendant que le général Montgomery réfléchissait à la façon de traverser la ligne Mareth, les L.R.D.G. envoyaient plusieurs patrouilles pour explorer les montagnes infestées d'ennemis. Ils furent mitraillés par des avions, attaqués par des voitures blindées, mais revinrent fiers de la nouvelle que la ligne Mareth pouvait être traversée. Quand le général Freyberg reçut l'ordre de passer, il eut recours à deux jeunes lieutenants de 22 ans, et à la conférence de l'état-major, ce furent les deux L.R.D.G. qui donnèrent les renseignements nécessaires, pour que les Néo-Zélandais puissent partir à l'attaque.

Ce fut le tour des L.R.D.G. de sourire, quand les journaux annoncèrent, vers le milieu d'avril, la jonction de la Huitième Armée avec les troupes américaines de Tunisie. On décrivait la rencontre du premier «tommy» avec le sergent américain Joseph A. Randall de New-York. Les L.R.D.G. souriaient, car deux mois auparavant, contournant la ligne Mareth et avançant en Tunisie dans les régions occupées par l'ennemi, ils avaient salué les troupes françaises et américaines ahuries. Cette rencontre avait lieu le 7 février, quand les hommes de Montgomery attaquaient les troupes de l'Axe qui se retiraient entre Missurata et Syrte.

Les L.R.D.G. furent aperçus durant leurs opérations par des Messerschmitts et perdirent tous leurs véhicules. Ils furent obligés de ramper et de marcher. La nourriture était rare, et l'eau plus rare encore. Ils se trouvaient en territoire ennemi, dans des régions totalement inconnues, ne sachant même pas si les Arabes étaient leurs amis comme en Tunisie, ou bien des traîtres. Ils étaient sur le point de succomber, quand ils rencontrèrent un vieil Arabe qui avait appartenu à la brillante cavalerie tunisienne, dans le régiment des spahis, durant la dernière guerre. Celui-ci leur donna de la nourriture et de l'eau, et leur indiqua le chemin à suivre. Tous les hommes parvinrent jusqu'aux lignes américaines.

•

Les L.R.D.G. et les S.A.S. ont accompli un travail de géant. Ces hommes courageux ont su ce que c'était que d'être poursuivis, jour après jour, par des avions vengeurs et des voitures blindées. Ils se sont cachés dans des wadis et derrière des buissons. Ils ont fait de longues marches à la faveur de la nuit, et traversé des régions qui semblaient infranchissables, mais ils ont rempli leur tâche. Ils se rangent dans l'histoire, à côté des plus grands héros. La postérité créera une légende de leurs hauts faits, et les poètes chanteront leur louange.

Dans la nuit profonde qui les entoure, des soldats appartenant aux L.R.D.G. essaient de se chauffer autour d'un brasero de fortune.

GALA AU «MIAMI»

La représentation spéciale du film soviétique « Natacha, fille de Léningrad » qui eut lieu hier au cinéma Miami obtint un succès considérable auprès des spectateurs présents à la séance. Celle-ci, organisée sous les auspices de l'œuvre « Mrs Churchill aid fund to Russia », fut une belle manifestation d'art et un hommage rendu aux héroïques habitants de Léningrad.

Féminités

Soyez équilibrée

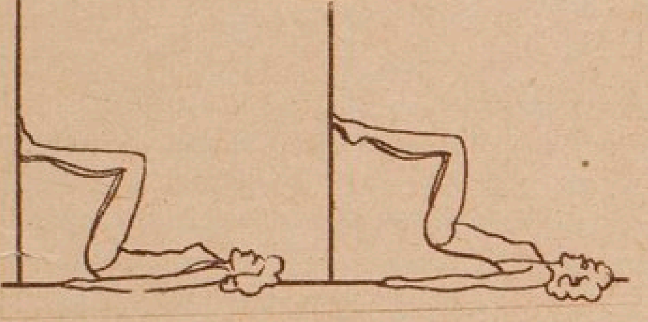
Une femme, pour être agréable à regarder, n'a pas besoin d'être jolie. Si elle est bien faite, si sa silhouette est équilibrée, sans graisse inutile mais, aussi, sans os, alors elle pourra être fière d'elle et regarder la vie et les gens avec assurance. Mais, hélas, combien peuvent se flatter d'être physiquement équilibrées ?

Quand je reçois mon courrier, j'y trouve presque toujours la même demande : « Comment maigrir des hanches et des cuisses ? » Il semble que la plupart de mes correspondantes, à force de mener une vie sédentaire, voient se développer de la graisse superflue dans ces parties du corps qui, normalement, devraient seulement être musclées. « Y a-t-il un moyen de maigrir rapidement ? » me demandent-elles alors.

Oui, maigrir des hanches est chose facile, et j'ai souvent recommandé des exercices qui facilitent le travail et permettent d'obtenir rapidement des résultats. Mais maigrir « harmonieusement », voilà surtout ce qu'il faut. Je vais indiquer aujourd'hui trois exercices qui permettront à mes lectrices d'avoir une silhouette équilibrée :

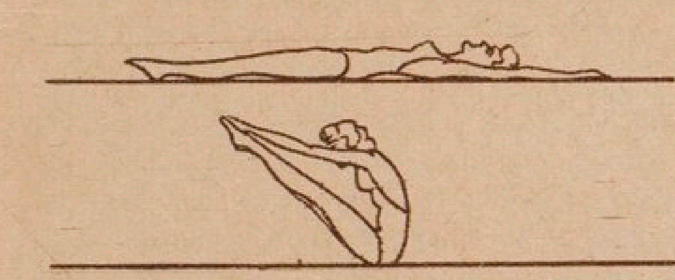
I

Allongée sur le dos, genoux fléchis, faisant angle droit avec un mur, pieds posés à plat sur ce mur. Soulevez votre corps de manière qu'il prenne uniquement appui sur le haut des omoplates et que les pieds ne s'appuient plus au mur que par la pointe. Redescendez et remontez régulièrement dix fois de suite.



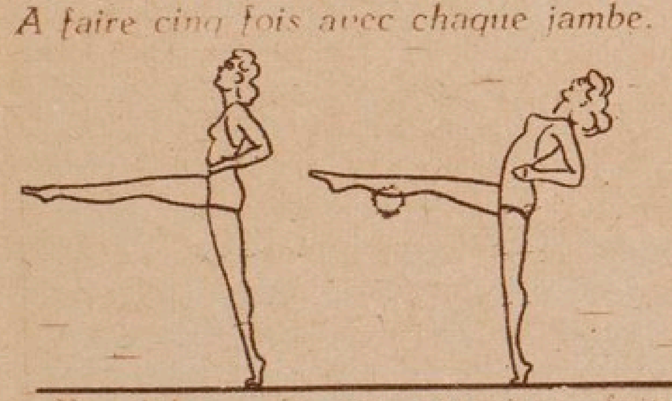
II

Allongée sur le dos, bras en arrière. Relevez en même temps les jambes et le buste. Touchez vos pieds avec vos mains et restez ainsi une minute en équilibre sur la pointe des fesses. Revenez à votre position de départ. Faites ce mouvement dix fois.



III

Debout, mains aux hanches. Elevez une jambe en avant. Lorsqu'elle forme avec votre corps un angle droit, renversez lentement votre buste en arrière. A faire cinq fois avec chaque jambe.



En dehors de ces exercices, faites beaucoup de marche, au moins une heure par jour. Si vous le pouvez, sautez à la corde. Cet exercice si simple fortifiera vos muscles et développera aussi votre poitrine.

D'autre part, surveillez votre régime. Pas de pain. Celui-ci sera remplacé par deux biscottes au maximum à chaque repas. Eliminez les graisses de votre alimentation, et notamment le beurre.

Pour le petit déjeuner, prenez un jus de fruit ou une tasse de thé sans sucre, avec une mince tranche de toast tartiné de miel.

Pas de farineux. Pas de boisson aux repas. Mais buvez, entre les repas, la valeur d'un litre et demi à deux litres par jour.

Pendant votre séance de culture physique matinale, couvrez-vous chaudement, même en plein été, afin de provoquer une sudation nécessaire à votre corps.

Une fois par semaine au moins, livrez-vous activement à une promenade en bicyclette. Ce sport, souvent dédaigné, est pourtant un de ceux qui aident le plus facilement à faire perdre du poids.



Une coiffure en hauteur, intelligemment arrangée, peut convenir à un visage plutôt rond. La preuve nous en est donnée par Dona Drake qui montre la dernière création de son coiffeur. Remarquez la mèche qui descend bas sur son front, créant une grande harmonie avec le reste du visage. Savoir adapter une coiffure à son genre est un art.

Pour devenir une bonne nageuse

Avez-vous peur de l'eau ?

Vous n'arriverez jamais à être une bonne nageuse si vous ne vous familiarisez pas suffisamment avec l'eau.

Avouez simplement que vous avez peur. Peur parce que vous ne voulez pas « boire », parce que vous craignez de vous étrangler, d'étouffer, et même — pourquoi ne pas le dire ? — de vous noyer.

Pour vaincre cette peur, pour jouir pleinement de l'eau, apprenez à plonger.

Savoir plonger est la condition essentielle qui permet de se tirer d'affaire en cas d'immersion inattendue, accidentelle.

Je vais vous apprendre aujourd'hui à plonger... dans une cuvette.

IMMERSION EN CHAMBRE

Prenez une cuvette ou n'importe quel vaste récipient. Remplissez-le d'eau fraîche.

Inspirez longuement et profondément. Lorsque vos poumons sont remplis d'oxygène, plongez votre visage entièrement sous l'eau et retenez l'air dans votre poitrine, le plus longtemps possible.

Expirez ensuite dans l'eau, par petites bouffées. Lorsque vous sentez que vous ne pouvez plus continuer, sortez votre tête de l'eau. Inspirez à nouveau et recommencez.

Habituez-vous à avoir les yeux grands ouverts dans l'eau. Vous aurez une impression de sécurité que vous n'auriez jamais si, gardant les yeux obstinément clos, vous restiez dans le noir.

CHERCHER UN OBJET

Dès que vous aurez fini votre entraînement... en cuvette, allez à la piscine, jetez un objet quelconque à l'endroit le moins profond et entraînez-vous à aller le chercher en vous accroupissant. Ceci vous habituera également à garder les yeux ouverts dans l'eau.

PLONGEON TÊTE LA PREMIÈRE

Le premier plongeon que vous ferez, en mer ou en piscine, devra être exécuté d'une légère hauteur au-dessus de l'eau.

Elevez les bras en avant, abaissez-les, portez-les en arrière, en fléchissant les jambes. Baissez en même temps le haut du corps et, au moment où vous culbutez en avant, étendez énergiquement vos jambes et envoyez vos bras au-dessus de votre tête, dans le prolongement de votre corps. Vos bras doivent être bien tendus, ainsi que vos mains, paumes en dessous.

Les bras et les mains ouvrent le passage à la tête, laquelle reste bien droite au milieu d'eux.

Lorsque votre corps est entièrement immergé, cessez de descendre. Pour remonter, il vous suffira de redresser vos mains, vos bras, votre tête et de « creuser » vos reins. Alors, commencez le mouvement de brasse qui vous ramènera à la surface.

ANNE-MARIE

Pour les

FUTURES MAMANS

Vous allez être maman et, comme vous êtes très coquette, vous craignez de voir votre corps se déformer après la naissance de votre enfant ? Alors, suivez ces conseils et vous serez contente, en vous relevant des couches, de vous retrouver avec un corps svelte.

Avant tout, faites attention à votre régime. Supprimez les aliments faisandés et épicés, évitez le café et les alcools, buvez de l'eau et du lait autant que vous le voudrez. Luttez contre la constipation en prenant de l'huile de paraffine et des fruits en grande quantité.

Veillez à votre déminéralisation et, pour cela, allez chez votre dentiste afin qu'il surveille de très près vos dents.

Surveillez aussi vos cheveux et soignez-les deux fois plus que d'habitude.

Pour votre corps, usez de préférence de l'eau tiède, jamais trop froide. Tous les jours massez doucement votre ventre avec une bonne crème grasse, cela vous évitera les vergetures si disgracieuses.

Enfin, en vue de l'allaitement de votre enfant, passez chaque jour un coton imbibé d'alcool à 90° sur votre poitrine pour éviter, plus tard, les crevasses qui font tant souffrir et qui sont très souvent les précurseurs des abcès si douloureux.

Enfin, si vous avez l'habitude de faire de la culture physique chaque matin et si vous êtes encore très bien disposée, continuez régulièrement jusque vers le sixième mois en évitant, naturellement, tous les exercices violents (auparavant, demandez l'avis du médecin, c'est plus sûr).

Chaque jour, marchez un bon moment pour vous détendre avant de vous endormir. Respirez profondément pendant cette petite promenade qui vous fera le plus grand bien si vous la pratiquez régulièrement.

Et, surtout, ne dites pas que votre médecin est vieux-jeu s'il demande que vous alliez le voir chaque quinzaine pendant votre grossesse et toutes les semaines, le dernier mois. C'est, je vous l'affirme, le seul moyen de mener à bien ce grand travail que vous faites et de vous permettre de l'achever dans les meilleures conditions, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir, aussi bien pour votre enfant que pour vous.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Une saison a pris fin, une autre commence, et désormais vos plages aimables et riantes connaîtront à nouveau l'affluence de baigneurs avides de prêter leurs corps humides à la caresse des vagues mugissantes, Stanley Bay, Glymenopoulo, Sidi-Bishr, pour ne citer que celles-là, verront affluer des foules compactes et tumultueuses, et le citadin, venu goûter sur vos rives au charme de l'isolement, y trouvera au contraire le tintamarre et le charivari des villes qu'il s'était proposé de fuir.

Mais il n'est que de changer d'atmosphère pour immédiatement ressentir un bien-être de l'esprit et du corps, car rien n'est plus haïssable que la monotonie, et, pour ma part, je vous assure que je suis bien las de devoir, tous les jours, remplir le même programme, voir les mêmes individus et les mêmes horizons qui m'entourent. L'écoulement des heures me paraît interminable et l'uniformité de mes actes quotidiens me devient un poids bien difficile à supporter.

Mais ma pensée s'évade parfois et me transporte comme par enchantement sur vos plages dont tant de souvenirs, ancrés dans ma mémoire, provoquent en moi une émotion que je ne saurais vous décrire. Je revois une cousine adorablement jolie, adorablement séduisante, évoluer parmi les sables fins et les dunes mouvantes, entourée d'un essaim d'admirateurs. Une légère crispation, qui apparaissait sur mon visage, vous faisait dire alors : « Mais qu'avez-vous donc, Serge, à me regarder ainsi ? N'êtes-vous pas satisfait de me voir heureuse ? » Je l'étais, en effet, mais j'eusse voulu vous voir ainsi pour moi seul, ce qui eût été, hélas, trop demander. L'insouciance de la jeunesse, de la jeunesse éclatante qui était la vôtre, ne pouvait vous faire soupçonner le sentiment refoulé d'un cousin, de vingt ans votre aîné, qui se morfondait à voir le sourire de vos yeux adressé à d'autres, et souffrait en silence.

Que tout cela est loin, ma cousine, mais combien, à évoquer ces souvenirs, le cœur a d'imperceptibles tressaillements ! Le souvenir, n'est-ce pas souvent ce qu'il y a de meilleur ? Et ces incursions dans le passé ne vous consolent-elles pas parfois des tristes réalités de la routine quotidienne ?

Mais non, j'ai tort, ma cousine. Laissons donc enfouies ces réminiscences remplies de douceur. La vie est là qui nous attend, la vie de chaque jour. Arrêtons donc notre imagination vagabonde et jouissons de l'heure présente qui nous procure, elle aussi, bien des satisfactions et bien des joies que, sans doute, nous ne saurons apprécier que plus tard.

Car c'est toujours sur le passé que l'on se penche le plus volontiers...

Croyez, ma chère cousine, à la tendre affection de votre cousin

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces..

Nièce « Désespérée »

La première chose à faire, dans votre cas, est de porter un soutien-gorge fait par une corsetière et qui s'adapterait exactement à la forme de votre poitrine. Pour perdre du poids, faites chaque matin de la culture physique, évitez de manger des viandes grasses, des sauces, des farineux et, surtout, du pain. Marchez beaucoup, frictionnez-vous régulièrement le corps au gant de crin et vous verrez les résultats.

Nièce « Cosmopolite »

Votre question ne m'a pas surprise, car elle m'a été déjà posée par plus d'une jeune fille. Non, vous ne devez rien permettre à ces jeunes gens, si vous voulez qu'ils vous respectent. Une jeune fille qui se fait embrasser par le premier venu acquiert rapidement une mauvaise réputation, et cela ne peut que lui nuire. Plus vous serez réservée et sage et plus vous aurez des chances de bien vous marier.

Nièce « Désireuse d'allonger »

Appuyez-vous le dos contre un mur, élevez les bras bien droits, au-dessus de votre tête, et essayez d'atteindre un point imaginaire situé assez haut. Etirez-vous autant que possible, sans vous hausser sur la pointe des pieds. Recommencez cet exercice vingt fois chaque matin. Il donne toujours d'excellents résultats.

Nièce « F.C.T. »

Votre cas n'est pas unique. Vous devez avoir une circulation défectueuse. Consultez tout de suite un médecin. Voici un truc magnifique qui vous aidera à vous débarrasser de ce défaut : chaque matin, en vous réveillant, tirez très fort vos oreilles de façon à y attirer le sang. Vous pouvez aussi camoufler cette imperfection en vous poudrant le nez avec une poudre ocre foncée.

Nièce « Que faire ? »

Voici ce que je vous conseille de faire : trempez, pendant une heure, cette blouse blanche tachée dans une cuvette remplie d'eau tiède à laquelle vous aurez ajouté une cuillerée à soupe de véritable eau de Javel. Rincez ensuite à l'eau claire et faites sécher à l'abri du soleil.

Nièce « Aux cils courts »

Employez de l'huile de ricin. Mettez-en une petite quantité sur vos cils, le soir avant d'aller dormir. Ce moyen si simple est excellent et donne toujours des résultats.

Nièce « Impatiente » (Damas)

N'ayez aucune crainte, les cicatrices en question disparaîtront très rapidement. Pour les camoufler, employez pendant un certain temps un fond de teint. Vous en trouverez partout dans le commerce.

Nièce « Camélia Rousso » (Izmir)

Vous pouvez certainement vous enrôler dans les A.T.S. et vous n'aurez pas à le regretter. Puisque vous aimez tant l'Angleterre, c'est bien la moindre des choses que vous pourrez faire en participant à son effort de guerre. Vous aurez une vie nouvelle, active, utile et trépidante et vous ne regretterez jamais de vous être engagée. Votre français est bon, et puisque votre anglais est également suffisant, rien ne vous empêche de réaliser votre rêve.

Nièce « Virtuose »

Votre mari a raison : vous ne pouvez vous consacrer en même temps à votre foyer et à votre profession. Le moment est venu de choisir entre les deux. Pour ma part, je vous conseillerai de tout quitter pour vous consacrer exclusivement à votre foyer. C'est là que vous trouverez les joies les plus saines de l'existence. N'oubliez jamais que la femme a été créée pour être épouse et mère avant tout...

Nièce « Mon chien »

Allez voir un vétérinaire. Il vous donnera le nom d'un bon savon qui débarrassera l'animal de ses parasites. Pour la transpiration, vous trouverez dans le commerce d'excellents produits. Je ne puis vous indiquer des noms, car je ne fais jamais de la publicité dans les colonnes de cette rubrique.

Nièce « J'ai confiance en vous »

Vous pourrez réduire ce bourrelet de graisse en le massant avec une crème amaigrissante. Comme j'ai égaré votre adresse, je vous demanderai de m'écrire de nouveau. N'oubliez pas de me rappeler l'objet de votre demande afin de m'éviter des recherches dans mon courrier.

Neveu « Victor L. »

Coupez court avec cette jeune fille. En lui offrant un cadeau pour son anniversaire, vous donneriez à tout l'impression que vous voulez recommencer vos relations. Et comme ce n'est pas le cas...

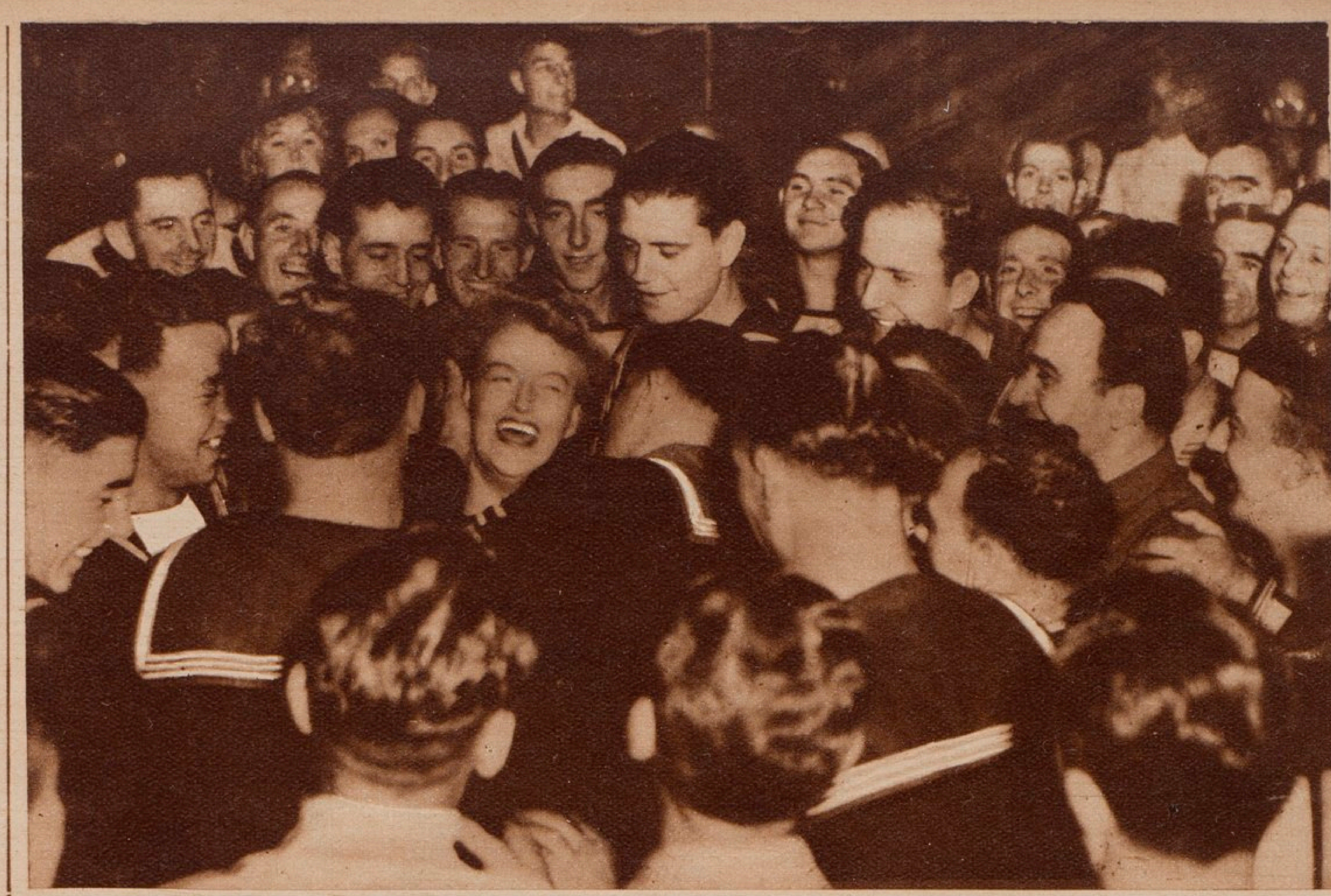
TANTE ANNE-MARIE











La grande artiste embrasse un marin américain au cours d'une cérémonie organisée à New-York à l'occasion de l'enrôlement de marins américains.

GRACIE FIELDS

la cantatrice la mieux payée du monde

Dans un camp militaire de l'Arizona, l'été dernier, une grosse émotion souleva les soldats américains qui y étaient cantonnés quand on vint leur annoncer qu'une grande star, en tournée, allait donner quelques spectacles pour eux. Dans la salle du théâtre, pleine à craquer, les cous se tendaient vers la scène. En fait, de star, ce fut Gracie Fields qui apparut, toute simple, toute modeste et n'ayant rien de la vamp que les spectateurs s'apprêtaient à voir. Mais quand elle entonna les premières mélodies d'une chanson en vogue, un murmure d'admiration s'éleva de partout. Gracie dut reparaître dix fois sur scène, acclamée par une foule frénétique dont l'enthousiasme ne connaissait plus de bornes.

INDUSTRIE DE GUERRE !

Pour ses millions d'admirateurs en Angleterre, dont elle est originaire, l'ex-ouvrière d'usine — car c'est ainsi que la célèbre cantatrice débuta dans la vie — n'est pas autrement connue que sous le nom de « notre Gracie », et pour l'Amérique, elle est la meilleure ambassadrice que l'Angleterre lui ait jamais envoyée. Depuis son arrivée dans ce pays en 1940, Gracie a rapporté par ses spectacles plus d'un demi-million de dollars au profit des victimes de guerre britanniques, tout en procurant de la joie à des milliers de soldats américains dans les camps. D'ailleurs, les propagandistes allemands n'ont-ils pas dit qu'elle devait être considérée comme « une industrie de guerre britannique » ?

« Je suis donc un objectif militaire ! » s'exclama gaiement la cantatrice à l'annonce de cette nouvelle.

Gracie Fields a les goûts les plus modestes qui soient et, si vous la croisiez dans la rue, vous la prendriez pour une simple employée pressée d'arriver à son magasin avant l'ouverture. Toujours de bonne humeur, toujours prête à vous écouter, sa conversation est aimable et elle a une façon directe de vous dire ce qu'elle pense qui lui est tout à fait personnelle.

On lui rapporta un jour que l'on s'étonnait de la voir voyager sans femme de chambre à ses trousses. « Oui, fit-elle, comme la chose doit paraître vulgaire ! Et figurez-vous, ajouta-t-elle pour mieux confondre son interlocuteur, que je lave mon linge moi-même. »

ASCENSION PRODIGIEUSE

D'un salaire d'un shilling par semaine à 780.000 dollars annuellement, voilà un bond vertigineux, ne trouvez-vous pas ? Née dans le Lancashire en 1898, son père, Fred Stansfield, était un simple ouvrier. Sa mère, lingère et férue d'art, apprit à ses quatre enfants à chanter alors qu'ils étaient encore au berceau.

A l'usine où elle travaillait, Gracie charmait ses compagnes par les mélodies qu'elle entonnait alors qu'elles étaient en plein travail. Cela leur donnait plus de cœur à l'ouvrage et la production de la fabrique s'en ressentait très favorablement. Quelque temps plus tard, sur l'instigation de sa mère, elle s'engagea dans une troupe de comédie. Un soir, on lui fit faire un numéro dans lequel elle imitait les stars les plus célèbres. Ce fut un beau succès et, à dix-sept ans, elle signa un contrat dans une revue musicale pour une tournée en province.

Plus tard, son partenaire habituel, Archie Pitt, écrivit une revue à son intention intitulée « Mr Tower of London ». Après une série de représentations brillantes dans plusieurs villes d'Angleterre — elle touchait déjà 500 dollars par semaine — elle épousa Archie Pitt et vécut avec lui cinq années pleinement heureuses à Londres. Au Palladium et au Coliséum où elle connut de grands triomphes, Gracie vit ses salaires atteindre 5.000 dollars hebdomadairement. A part les deux spectacles qu'elle donnait quotidiennement, elle se prêtait à des représentations de bienfaisance au profit de toutes les œuvres humanitaires. Souvent, de la fenêtre de l'hôtel qu'elle habitait, devant les instances de la foule massée dans la rue, et bien qu'il fût minuit passé, elle chantait un ou deux refrains que tout Londres connaissait déjà par cœur.

En 1931, elle tourna son premier film « Sally in our Alley » qui rallia les suffrages unanimes et où elle se révéla une artiste de très grand talent.

GRACIE A L'HONNEUR

Quand elle eut enregistré son quatre millionième disque, les habitants de Rochdale, son village natal, organisèrent de grandes cérémonies à cette occasion, après quoi la cantatrice les invita toute l'assistance à un thé somptueux à Londres.

Mais la marque d'honneur la plus considérable qu'elle connut, c'est lorsque, conviée à Buckingham Palace en 1938, le roi George lui offrit le ruban rosé, la nommant ainsi « commandeur du plus grand ordre de l'Empire britannique ». Gracie ne manqua pas de raconter les moindres détails de la cérémonie à ses amis et de leur dire : « Heureusement, on ne m'a pas faite lady. Vous rendez-vous compte de votre Gracie devenue subitement grande dame ! Il y aurait eu de quoi rire, n'est-ce pas ? »

Un jour, Gracie se paya une magnifique limousine Rolls Royce et engagea un chauffeur en livrée. Mais après sa première promenade dans la somptueuse voiture, elle dit à son mari non sans mélancolie : « Je me sens comme Marie-Antoinette allant à l'échafaud. » D'ailleurs on ne la vit plus dans sa Rolls. Alors que ses parents et ses amis s'y pavanaient, on l'apercevait dans une simple Ford de seconde main qu'elle pilotait elle-même.

GRACIE EN AUTOBUS

Alors que ses revenus se montaient à 750.000 dollars par an, entre ses salaires au théâtre, les films qu'elle tournait et l'enregistrement sur disques de ses chansons, elle prit place tard dans la nuit dans un autobus. Le chauffeur du véhicule l'ayant reconnue poussa un cri de surprise : « Mlle Gracie, s'exclama-t-il devant les passagers ahuris, où pourrai-je vous conduire ? » Toute rouge de confusion, la cantatrice vit le regard de tous les passagers braqué sur elle. « Nous allons tous accompagner notre célèbre passagère chez elle », dit-il à ceux-ci. En effet, quelques moments plus tard, les 20 personnes qui se trouvaient dans le véhicule étaient réunies chez la star qui, installée au piano, donna un tour de chant à son auditoire émerveillé. La soirée ne prit fin qu'aux petites lueurs du jour, après que l'actrice eût signé des autographes à toute l'assistance.

Au cours de l'été 1939, alors que la situation internationale s'aggravait de jour en jour, les journaux londoniens publiaient un bulletin de santé de Gracie Fields gravement malade. Des amis anxieux arpentaient à toutes les heures les corridors de l'hôpital où la star était soignée : parmi eux se trouvaient un grand industriel britannique, un conducteur d'autobus et la reine Mary.

TOURNÉE EN AMÉRIQUE

Quand la guerre éclata, Gracie n'était pas encore tout à fait remise et ses médecins lui conseillèrent un an de repos complet. Un mois plus tard, elle chantait tous les jours dans plusieurs camps militaires. Après Dunkerque, elle partit pour l'Amérique en tournée pour des œuvres de charité britanniques. Non seulement elle ne touchait aucun salaire, mais elle payait elle-même les frais du pianiste qui l'accompagnait et de son secrétaire privé. Un chroniqueur de Salt City écrivait le lendemain du premier spectacle donné par Gracie Fields : « Si les Anglais veulent nous emprunter cinquante destroyers, pourquoi nous envoient-ils des diplomates pour conclure l'affaire ? Que ne nous donnent-ils Gracie Fields en échange de toute notre flotte ? »

La célèbre star possède des propriétés un peu partout dans le monde. A part une villa à Capri, deux maisons en Angleterre et un orphelinat dont elle assume personnellement tous les frais, elle a récemment acheté un magnifique domaine à Santa Monica, en Californie.

Dans sa maison où elle vit avec son deuxième mari, l'acteur-metteur en scène Monty Banks, Gracie entretient sa famille, ses deux secrétaires et les nombreux amis qui sont à demeure chez elle une grande partie de l'année.

Récemment, sur une requête personnelle de M. Churchill, Gracie quitta l'Amérique pour l'Angleterre où, journellement, elle offre des spectacles dans les hôpitaux et les divers camps militaires.

Nos lecteurs écrivent..

B... de Beyrouth

● *Le mot « sophisticated », employé à propos des stars de cinéma, n'a pas d'équivalent dans la langue française.*

Votre écriture révèle un homme pointilleux, un tantinet désordonné, sans beaucoup de suite dans les idées. Avec cela intelligent, capable de se dévouer pour les autres et sincère dans ses amitiés.

De grâce, ne m'importunez plus avec des demandes de ce genre. Je répète d'ailleurs que je n'ai aucune compétence en matière de graphologie et que je juge par simple impression.

Un futur médecin

● *Je vous conseillerai de suivre votre voie puisque vos goûts vous portent irrésistiblement vers la science médicale. Si la jeune fille vous aime assez, elle vous attendra. Elle n'a que dix-sept ans, me dites-vous. Elle en aura donc vingt-cinq quand vous aurez obtenu votre diplôme. Et qu'est-ce qui vous empêcherait de convoler en justes noces avant cette date, si vos moyens vous permettent de subvenir aux frais d'un ménage ?*

Honnête

● *Vous devriez, cher ami, trouver la première occasion pour dire à cette jeune fille qu'elle ne vous inspire que des sentiments d'amitié. Pourquoi la laisser dans ses illusions et pourquoi sacrifieriez-vous toute votre existence de crainte de la peiner ? Vous ne lui avez rien promis, après tout, et êtes parfaitement libre d'agir comme il vous plaît. Les scrupules qui vous hantent me paraissent excessifs.*

Nièce « Missing Shadow »

● *Ne courez pas derrière une ombre, ma chère amie, et voyez les réalités de la vie en face. Bien que ce jeune homme paraisse vous aimer, il ne vous aime pas assez pour passer outre à la volonté de sa famille. Vous avez refusé plusieurs demandes en mariage à cause de lui. Et s'il ne revenait pas vers vous ? Voilà quatre mois que vous attendez en vain. Ce jeune homme de Port-Saïd me paraît vous convenir en tous points. C'est peut-être là qu'est votre bonheur et pas ailleurs.*

Etoile d'Orient

● *Votre mère a raison, chère amie, jusqu'à un certain point. Une trop grande liberté est accordée actuellement aux jeunes filles et bien des mésaventures ont été à déplorer. J'admets qu'une trop grande sévérité de la part des parents peut, elle aussi, avoir des répercussions fâcheuses sur l'état d'esprit de leurs enfants et les conduire à une attitude hostile. Vous me paraissez assez intelligente vous-même pour faire la juste part entre deux excès qui, tous deux, sont nuisibles.*

HORATIUS

LES LIVRES

A L'OMBRE DE LA CROIX GAMMÉE
par Éliane Brault

C'est de Brazzaville que la capitaine Eliane Brault a fait parvenir à M. Hassoldt Davis ses notes qu'elle dédie « à la mémoire de sa mère morte à Paris en captivité ». Qu'elles sont émouvantes, ces notes, et comme elles révèlent l'état d'esprit dans lequel quantité de Françaises vivent, en attendant l'heure de la libération ! C'est après mille tribulations que la capitaine Brault des Forces Françaises Combattantes est parvenue à fuir le joug nazi, et le petit mémoire que nous présente aujourd'hui la Maison d'Editions Schindler contient l'historique de l'invasion, puis de l'occupation et enfin de la domination nazie sur une France meurtrie mais toujours vaillante.

« Mon évasion, dit l'auteur, se résume en quelques mots — pour aller de Paris à Londres, il m'a fallu quatre mois, 7.000 kilomètres et deux prisons — le tout sans pouvoir une fois changer de chemise. C'est une aventure bien banale que connaissent tous les évadés. Je songe à une amie qui s'est évadée de France en passant par le Brésil et me disait : « Si j'avais pris par la Chine, ç'aurait été plus rapide. »

Ces notes, Eliane Brault les avait écrites sur des bouts de papier de toutes les tailles et de toutes les couleurs, sur des bouts de carton, sur la doublure de ses vêtements, et c'est à M. Hassoldt Davis qui les a rassemblés que revient le mérite de les avoir livrés à la publication. Voilà une œuvre sincère et émouvante qui ne manquera pas de captiver le lecteur.

L'ÉCROULEMENT D'UN MONDE
par Fouad Abou Khater

Dans l'introduction à son œuvre, M. Fouad Abou Khater nous dit : « A regarder les événements qui, depuis près d'un demi-siècle, bouleversent le monde et à les rapprocher des périodes marquantes de l'histoire, on ne peut ne pas reconnaître que l'humanité se trouve au seuil d'une transformation profonde, d'un tournant dramatique qui, peut-être, met son sort en jeu. »

M. Abou Khater nous parle des flux cosmiques qui apparaissent presque tous les siècles et d'ondes psychiques et de leurs influences. Enfin il nous déclare que les petits cycles de Renaissance s'accomplissent tous les quatre cents ans, se bornant à nous rappeler les quatre derniers :

1° La Renaissance italienne au XVIe siècle.

2° Le moyen âge et sa vague de spiritualisme au XIIe siècle.

3° Charlemagne et les Arabes au VIIe siècle.

4° L'école d'Alexandrie avec sa célèbre Hypathie au IVe siècle.

Et tout au long de son œuvre, l'auteur se réfère à diverses prédictions qui, à l'appui de sa thèse, ont été confirmées par les événements.

UN SEUL COUVERT (SUITE)

logue passionné, elle imaginait des curiosités, des questions et inventait des réponses.

— Qui est cette charmante jeune fille, à la table de cette affreuse dame en noir ?

— Elle te plaît ? Invite-la à danser et tu sauras. Dans une ville de saison, c'est permis.

— En voyage, tout est permis et la femme est seule avec sa chance.

— Celle-ci n'est pas comme les autres.

Là-bas, près de la baie ouverte sur la nuit, trois jeunes gens buvaient et regardaient dans la salle, puis rapprochaient leur tête et parlaient en riant. L'un d'eux fixa Nina d'un long sourire, hardi comme une invite. Elle rougit, pensa au bal et se sentit brûlante. Puis elle se rappela que ses chaussures n'étaient que de simples sandales blanches. Alors, de honte, elle cacha ses pieds sous sa longue robe molle.

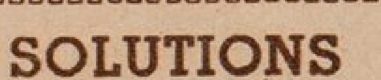
Bruyamment, Madame Sami Pacha se leva et repoussa sa chaise. Nina, aussitôt debout, s'effaça pour la laisser passer la première. Dans les miroirs des murs, elle vit sa beauté, son éclat et tous les regards des dîneurs relevant la tête pour l'admirer encore une fois. Le maître d'hôtel accourut. Il tenait à s'excuser encore.

— Mais demain, sans faute, vous aurez une meilleure place. Voulez-vous cette table près de la baie ? Deux couverts, n'est-ce pas ?

Madame Sami Pacha regarda la jeune fille éclatante dans sa robe d'emprunt. Elle vit l'hommage muet des convives. Elle surprit dans un silence haletant un regard anxieux qui guettait sa réponse. Fallait-il se condamner à la solitude et prendre ses repas sans Nina ou accepter tous les jours la vue de cette fille transfigurée d'espoir ? Un instant, elle hésita à punir en se punissant elle-même. Puis, de sa voix sèche, habituée à jeter des ordres :

— Inutile. Un seul couvert.

JEANNE ARCACHE



SOLUTIONS

LE PLOMBIER

LES MOTS HISTORIQUES

1. — *Néron* ; 2. — *Vespasien* ; 3. — *Antonin* ; 4. — *Attila.*

LE NUMERO PERDU

Le numéro du permis de conduire égaré est : 7391137.

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Mary Pickford* (a)
2) *Ginger Rogers* (b)
3) *Maisie (Ann Sothern)* (c)
4) *Sonja Henie*

DELASSONS-NOUS...

LE PLOMBIER

Le plombier a été prié d'examiner ce réservoir à eau dans lequel était entassé un réseau de tuyaux métalliques. Pouvez-vous l'aider à enlever tous les tuyaux inutiles, pour n'en laisser qu'un seul permettant à l'eau de passer d'une ouverture à l'autre du réservoir ?

GEOGRAPHIE LINGUISTIQUE

Parmi des milliers de mots courants français, il en est dont on use sans se douter de leur origine. Ainsi, saviez-vous que ces quelques mots pris au hasard avaient la *nationalité* suivante :

...*Tulipe* est d'origine turque,
...*Guichet* est d'origine scandinave,
...*Jarre* est d'origine arabe,
...*Mulot* est d'origine allemande,
...*Toque* est d'origine italienne,
...*Tribord* est d'origine danoise,
...*Tunnel* est d'origine anglaise,
...*Pétrin* est d'origine brésilienne,
...*Jubilé* est d'origine hébraïque,
...*Turban* est d'origine persane,
...*Tomate* est d'origine espagnole,
...*Happer* est d'origine hollandaise,
etc.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. Je voudrais ne pas savoir écrire.
2. L'argent n'a pas d'odeur.
3. Mieux vaut sauver un citoyen que tuer mille ennemis.
4. Là où mon cheval a passé, l'herbe ne repousse plus.

PROUESSES ARITHMETIQUES

Voici un petit tour qui surprendra au plus haut point les personnes les plus avisées, si elles ne le connaissent pas.

Demandez à quelqu'un, de préférence une grande personne, de prendre un livre quelconque, de l'ouvrir au hasard et de choisir un mot dans les neuf premières lignes d'une page, dans une ligne qui n'ait pas plus de neuf mots.

Dites alors à la personne de multiplier le numéro de la page par 10, puis d'ajouter au produit 25, plus le numéro d'ordre de la ligne. Puis demandez-lui de multiplier le résultat encore une fois par 10 et enfin d'ajouter au produit le numéro d'ordre du mot dans la ligne.

Lorsque ce nombre final vous sera indiqué, vous prendrez le livre et vous indiquerez le mot choisi.

•

Pour résoudre ce curieux problème, tout ce que vous avez à faire est de déduire 250 du nombre total obtenu. Le dernier chiffre de droite vous indiquera alors le numéro d'ordre du mot dans sa ligne, l'avant-dernier sera celui de la ligne dans la page, et les autres chiffres donneront le numéro de la page.

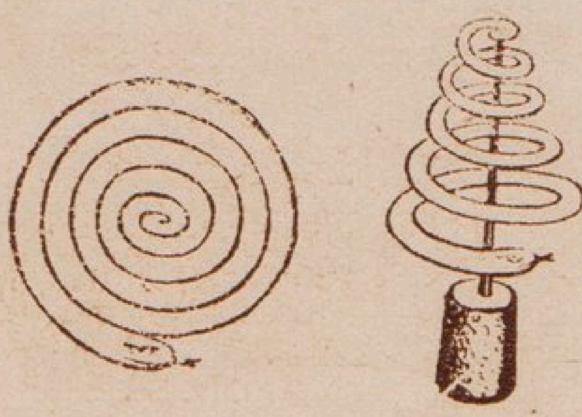
Exemple : la personne a choisi le 4e mot de la 8e ligne de la page 75. Voici les opérations :

$$75 \times 10 = 750$$
$$+ 25 + 8 = 783$$
$$783 \times 10 = 7830$$
$$4 - 250 = 7584$$

Résultat : 4e mot — 8e ligne — page 75.

LE SERPENT ANIME

Découpez une feuille de papier épais selon le premier dessin. Vous obtiendrez un serpent en spirale, que vous fixerez, selon le second dessin, sur une aiguille



à tricoter enfoncée dans un bouchon. Placez le tout sur le fourneau de la cuisinière et le serpent se mettra à tourner indéfiniment.

SAVEZ-VOUS...

...Qu'un *quinquet* est le nom d'un fabricant de luminaire qui conçut ce modèle d'éclairage à l'huile ?

...Qu'un *riflard* doit son nom à l'acteur Riflard qui paraissait en scène avec un parapluie énorme ?

...Qu'un *sandwich* porte le nom du noble lord qui imagina, étant au cercle, de se faire servir deux tranches de pain garnies de viande ?

UNE REVUE IMPRIMEE PAR UN CHIEN

En Amérique, dans l'Etat du Visconsin, il y a quelques années, un chien, nommé Rip, imprimait à lui seul une petite revue, la *Plymouth Revue*. A vrai dire, il lui suffisait d'actionner, pour ce faire, la roue motrice mettant en mouvement les « formes ». Seulement le chien, habitué à son travail ou réellement soucieux d'être pour quelque chose dans la parution de chaque fascicule, mettait un grand acharnement à ne point laisser approcher quiconque voulait l'aider.

Les typographes américains offrirent une médaille à leur collègue à quatre pattes, célèbre à l'époque dans tous les Etats-Unis.

LE NUMERO PERDU

— J'ai perdu mon permis de conduire, dit le chauffeur, et je ne puis me rappeler quel en était le numéro. Tout ce que je sais, c'est que c'est un nombre de 7 chiffres, dont le total est 31 ; les deux chiffres de gauche sont les mêmes que les deux de droite, inversés.

Ces deux chiffres de gauche forment un nombre qui est égal au double, moins un, du nombre formé par les deux chiffres de droite.

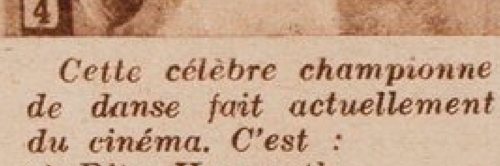
Les troisième et quatrième chiffres additionnés (en partant de la gauche) égalent cinq fois le total des quatrième et cinquième chiffres. Enfin le chiffre central est 1.

Il est facile de retrouver le numéro. Pourriez-vous le reconstituer ?

PHOTOS-DEVINETTES







1. *Cette grande vedette du « muet » a fait aussi du « parlant ». Elle s'appelle :*
a) Mary Pickford
b) Lillian Gish
c) Dolores Costello
d) Marlène Dietrich

2. *Cachée sous des tresses de fillette, mais reconnaissable quand même, c'est :*
a) Hedy Lamarr
b) Ginger Rogers
c) Rosalind Russell
d) Rita Hayworth

3. *Cette blonde pétillante et excentrique s'appelle dans une série de films :*
a) Blondie
b) Daisie
c) Maisie
d) Sadie

4. *Cette célèbre championne de danse fait actuellement du cinéma. C'est :*
a) Rita Hayworth
b) Eleanor Powell
c) Joan Crawford
d) Sonja Henie

GRAINS DE SAGESSE

L'amitié est comme un arc-en-ciel mystérieux qui teint de merveilleuses couleurs toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les vertus, tous les actes enfin, jusqu'à celui de la mort.
LACORDAIRE.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
LA FONTAINE.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.
LA ROCHEFOUCAULD.

RIONS

Le père. — Tu es encore rentré hier soir à minuit ! C'est ridicule ! Tu sauras que, quand j'avais ton âge, mon père me défendait de rentrer après 9 heures...

Le fils. — Alors, ton père devait avoir des idées bien étroites...

Le père. — Je te défends de dire du mal de mon père. Il valait beaucoup mieux que le tien, malpoli ! C'est-à-dire que...

●

Le voyageur, au petit groom. — Va vite voir au 23, si je n'ai pas laissé mon parapluie là-haut. Dépêche-toi, je prends le train dans cinq minutes.

Deux minutes plus tard, le groom descend :

— Si, m'sieu, il y est !

●

— Les mites sont des insectes bien malheureux.
— A quel point de vue ?
— Ils passent tout l'été dans des manteaux de fourrure et, l'hiver, dans des caleçons de bain.

●

— Mon capitaine, nous n'avons plus de cartouches !
— Plus une seule ?
— Plus une seule !
— Alors, cessez le feu !

●

La sœur aînée, au tout petit. — Tiens, maman m'a donné deux gâteaux pour nous deux. Voilà ce joli petit mignon pour toi et ce vilain gros pour moi...

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES— Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)